JOURNAL HELVETIQUE OU RECUEIL DE PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poëſie; de Traits d'Hiſtoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverſes autres Particularités intéreſſantes & curieuſes, tant de Suiſſe, que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

SEPTEMBRE 1751.

NEUCHATEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

MDCC. LI.

JOURNAL HELVETIQUE,

SEPTEMBRE 1751.

PENSÉES

Sur la RECONOISSANCE *que nous devons à* DIEU.

LA Reconoiſſance eſt une Vertu fort eſtimée dans le Monde, & fort recomandée dans la Morale. Elle eſt eſtimable par bien des endroits. C'eſt un ſentiment généreux & noble, mais d'une nobleſſe trés ancienne.

C'eſt le prémier, & en même tems le plus ancien Devoir de la Réligion. C'eſt la principale partie du Culte que nous devons à la Divinité, la prémiére Loi de la Réligion naturelle. C'eſt par là que l'on a comencé à rendre quelque homage au Créateur.

Les prémiers Homes marquérent leur reconoiſſance par des Sacrifices. Perſuadés

qu'ils tenoient tout de la Bonté de Dieu, ils se crurent obligés à lui en faire homage. Ils jugérent qu'il convenoit d'ofrir une portion de leurs biens à celui qui en est le Dispensateur. S'ils bruloient la Victime, c'étoit vraisemblablement afin qu'en la convertissant en fumée, elle semblat remonter vers le Ciel, d'où tous leurs biens venoient originairement. Il y a donc aparence que le sentiment seul de la Reconoissance peut avoir inspiré la pensée de remercier Dieu de ses bienfaits, par des Ofrandes & des Sacrifices.

Cette maniére de reconoitre les Bienfaits de Dieu pourra paroitre à bien des gens fort imparfaite & même un peu grossiére. On est d'abord surpris de voir qu'ils vouloient rendre à Dieu une partie de ce qu'il leur avoit doné. Mais il faut se transporter dans ces prémiers tems, que l'on doit regarder come l'Enfance du Monde. Ils sentoient les bienfaits de Dieu, & ils les reconoissoient publiquement, & ce sont là les parties essencielles de la Reconoissance. Après tout avec Dieu, on ne peut lui rendre que ses propres dons. A l'égard de ce grand Bienfaiteur, de quelque retour que nous usions, nous ne pouvons lui ofrir que ce qu'il nous a doné lui-même.

On

On voit dans l'Hiſtoire Sainte, que quelque tems après, Dieu exigea formellement de ſon Peuple quelques marques de reconoiſſance pour les Bienfaits qu'il avoit reçus de ſa Bonté. On peut remarquer que les Sacrifices qu'il preſcrivit lui meme, dans la ſuite, les Fêtes, la plûpart des Cérémonies inſtituées parmi ce Peuple, marquoient quelque grace particuliére, come la Paque, la Fête des Tabernacles &c. Dieu faiſoit entendre par là, qu'il vouloit que les Iſraelites en gardaſſent un éternel ſouvenir.

Quels ſont les fondemens de la Reconoiſſance? Ce Devoir eſt fondé ſur un des prémiers principes de la Loi naturelle: C'eſt que les Bienfaits méritent quelque retour. C'eſt là une eſpèce de tribut que nous devons pour les bons ofices qu'on nous a rendus. Dieu eſt le prémier & le plus grand de tous les Bienfaiteurs. C'eſt par un pur éfet de ſa Bonté qu'il nous a tirés du néant. Il nous a formé un Corps d'une ſtructure merveilleuſe. Dans ce Corps il a placé une Ame qui lui reſſemble, en quelque maniére, dans ſa nature & dans ſes opérations.

Si nous ſortons de nous mèmes pour enviſager les autres Créatures, nous trouverons qu'elles ont été faites la plûpart pour l'Home. Elles ſe raportent préſque toutes,

ou à nôtre néceſſité, ou à nôtre comodité. Les unes ſont pour nous nourrir. L'Air, la Terre & la Mer nous fourniſſent les Animaux néceſſaires pour nous ſuſtenter. Nous trouvons auſſi dans les Plantes mille ſecours pour remédier à nos beſoins. Le Soleil nous éclaire, la Terre nous nourrit, l'Air nous rafraichit. Dieu dévelope toutes les richeſſes de la Nature en nôtre faveur. Sa libéralité va juſqu'à la profuſion. Les divers Sens qu'il nous a doné, ſont faits pour recevoir du plaiſir des Objets qui nous environent.

„ Si l'Home avoit quelque ſentiment „ d'honeur & de gratitude, dit le Phi- „ loſophe *Epictète*, tout ce qu'il voit „ dans la Nature, tout ce qu'il éprou- „ ve en lui même, ſeroit pour lui un „ ſujet continuel de loüange, de reco- „ noiſſance, d'actions de graces. L'herbe „ des Champs, qui fournit aux Animaux du „ lait, pour ſa nouriture, la laine des Ani- „ maux qui lui fournit dequoi ſe vêtir, „ devroient le remplir d'admiration. Quand „ il voit le ſoc de la Charüe briſer & amolir „ les motes de terre, & tracer un long Sil- „ lon pour recevoir la Semence, il devroit „ s'écrier, Que Dieu eſt grand, qu'il eſt „ bon de nous avoir procuré tous les inſtru- „ mens propres au labourage!

„ Quand

„ Quand lui même ſe met à table pour
„ manger, tout devroit le rapeller à Dieu,
„ & renouveller ſa reconoiſſance. C'eſt lui,
„ devroit-il dire, qui m'a doné des mains
„ pour prendre la nourriture, des dents
„ pour la couper & la broïer, un eſtomac
„ pour la digerer; & ce qui eſt le ſujet
„ d'une loüange infiniment plus intéreſſante
„ pour moi, c'eſt lui qui, à tous les biens
„ dont il me comble, y ajoute encore l'a-
„ vantage ineſtimable d'en conoitre l'Au-
„ teur, & d'en faire un uſage conforme à
„ ſa volonté.

„ Quoi donc, continue le même Philo-
„ ſophe, tous les Homes étant plongés
„ dans un ſomeil létargique ſur ce qui re-
„ garde la Providence, n'eſt-il pas juſte
„ que quelqu'un, au nom de tous, entone
„ publiquement des Hymnes & des Canti-
„ ques à ſon honeur? Que peut faire autre
„ choſe un Vieillard foible come je ſuis,
„ que de célébrer les loüanges divines? Si
„ j'étois Cigne ou Roſſignol, ajoute-t-il, je
„ chanterois, parce que telle ſeroit ma deſ-
„ tination. Mais j'ai reçû en partage la rai-
„ ſon; je dois donc m'ocuper à loüer Dieu.
„ C'eſt là ma fonction & mon ouvrage.
„ Je m'en aquite réguliérement, & je ne
„ ceſſerai de m'en aquiter, tant qu'il me

„ reſtera un ſouffle de vie. Je vous exhorte „ à en faire autant *.

Voici un Paſſage d'un autre Païen, que les Chrétiens admirent auſſi avec beaucoup de fondement. On le trouve dans un Traité de *Galien*, célebre Médecin, qu'il a fait *ſur l'uſage des Parties.*

„ En écrivant ce Livre, dit-il, je com- „ poſe un véritable Hymne à celui qui nous „ a faits, & j'eſtime que la ſolide Pieté ne „ conſiſte pas tant à lui ſacrifier pluſieurs „ centaines de Taureaux, ou à lui préſen- „ ter les parfums les plus exquis, qu'à re- „ connoitre, & faire enſuite reconoitre aux „ autres, quelle eſt ſa Sageſſe, ſa Puiſſance „ & ſa Bonté. Car enfin ce qu'il a mis tou- „ tes choſes dans l'ordre & dans la diſpoſi- „ tion la plus convenable, pour les faire „ ſubſiſter, & qu'il a voulu que tout ſe reſ- „ ſentit de ſes bienfaits, céla, dis-je, eſt une „ grande preuve de ſa Bonté, qui demande „ que nous la célébrions par nos Himnes **. Voila donc deux Sages du Paganiſme qui reconoiſſent que tout ce que nous ſomes, nous ne le ſomes que par la Bonté Divine, & qu'en vertu de ce principe, nous devons lui raporter tous les biens dont nous jouiſſons,

* Arrien, Liv. I Ch. 16

** Galien, de l'Uſage des Parties, Liv. III. Ch. 10.

ſons, & lui en tèmoigner de la reconoiſſance.

Les biens de la Nature nous engagent donc déja à des Actions de graces. Nous devons avoir des tems marqués pour en remercier le Créateur. Le matin, par exemple, quand nous ouvrons les yeux à la lumiére, & le ſoir, quand nous ſomes prêts à nous coucher.

On a eu depuis un tems immémorial, la coutume, en prenant ſes Repas, d'en marquer à Dieu ſa reconoiſſance. Rien de plus ſage, en ſe mettant à table, que de reconoitre que les viandes que l'on nous ſert ſont des préſens du Créateur, & que nous les tenons de ſa libéralité.

Rien n'eſt plus ſage auſſi, en ſe levant de table, que de marquer à Dieu ſa reconoiſſance, par une courte Priére ou Action de graces.

On ne peut qu'être bleſſé de voir, que cette pratique, toute raiſonable qu'elle eſt, eſt fort négligée & qu'elle s'abolit peu à peu, ſur tout dans le grand Monde. L'Abé de *Villiers* a remarqué que c'eſt ſur tout à ces bones Tables, que la Priére ſeroit néceſſaire pour ſe garantir des écueils de l'intempérance. Mais le Pére *Bourdaloue*, traitant la même matiére, cenſure vivement les Princes ſur

sur l'ingratitude qu'ils marquent à cet égard.

„ Il est surprenant, dit-il, que ce soit à „ ces Tables où tout abonde, où il y a tant „ d'assaisonemens, une si grande varieté de „ viandes qu'on refuse impunément au Sou- „ verain Seigneur, de qui seul on tient tout „ cela, à qui seul on en est redevable, les „ justes homages qui lui sont dûs.

On lisoit un jour le Sermon de ce célèbre Prédicateur sur cette matiére, dans une Compagnie de quelques Gens de Lettres. Quand on en fut à cet endroit, l'un d'eux interrompit le Lecteur. *Si les Princes sont taxés d'ingratitude de ce côté-la*, dit-il, *il faut leur rendre la justice que d'un autre ils font des œuvres de surérogation, & qu'ils poussent même la reconoissance trop loin.* On fut surpris de ce Paradoxe, & voici l'explication qu'il en dona. *N'avons nous pas vu plus d'une fois en tems de guerre*, ajouta-t-il, *des Souverains faire chanter le* Te Deum, *& remercier Dieu d'une Victoire qu'il ne leur avoit point acordée. Voila qui peut faire, en quelque maniére, la compensation de leurs péchés d'omission sur la Reconoissance.* Je reviens à quelque chose de plus sérieux.

Nous avons vu que la Reconoissance suposе en Dieu de la Bonté, & que cette perfection,

fection, ſi eſſencielle à la Divinité, eſt le fondement de ce Devoir. C'eſt la plus frapante & la plus ſenſible de toutes les Vertus *du* Souverain Etre. Perſone ne s'étoit aviſé de la révoquer en doute, juſqu'à un Philoſophe de nos jours, qui aïant l'art de rendre tout douteux, a eſſaié de conteſter ſur la Bonté de Dieu, & de faire pluſieurs dificultés captieuſes & éblouiſſantes contre le ſentiment général, ſur ce ſujet ſi intereſſant. Parce que l'Home eſt ſujet à bien des maux, ce Diſputeur ne voudroit pas qu'on regardât Dieu come un Etre Bienfaiſant. Il objecte toutes les douleurs, ce grand nombre de chagrins, que nous eſſuions pendant nôtre vie.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer à préſent dans cette diſpute. On a vû d'excéllens Ecrits pour refuter les Objections contre la Bonté de Dieu, répandues dans le *Dictionaire Critique**. De toutes les Réponſes qu'on a faites, je n'en toucherai ici qu'une ſeule, qui paroit mériter beaucoup d'atention. Si elle ne lève pas entiérement la dificulté, on doit convenir au moins qu'elle la diminue de beaucoup: C'eſt de dire que le mal qu'il y a

* On trouvera ces Réponſes dans l'Abé Houteville, Eſſai philoſophique ſur la Providence, dans la Bibliot. Choiſie, T. XII. Bibliot. Angloiſe, T. XII. p. 311.

a dans le Monde, vient le plus ſouvent de nous mêmes, & que nous nous le ſomes atirés par nôtre faute. Des maux dont nous nous plaignons, il y en a un trés grand nombre qu'il ne faut pas mettre ſur le compte de la Divinité. Si les Homes ſavoient règlér leurs paſſions, s'ils s'en tenoient à ce que demande la Nature, leur ſanté ſeroit plus ferme. On ſe plaint de ce grand nombre de Maladies auxquelles on eſt expoſé, & on ne veut pas prendre garde, que les plus dangereuſes, les plus longues, ſont ordinairement des ſuites naturelles de nôtre intempérance & de nos déſordres. N'étoit l'impureté, la débauche, qui apres avoir ruiné le tempérament des Péres, fait paſſer leurs infirmités à leurs Enfans, il y auroit moins de douleurs & de miſére. Combien de Maladies dont on ſe plaint aujourd'hui, qui étoient inconues aux Anciens, parce que leur Vie étoit plus ſimple & plus frugale. Si l'on ſuivoit les Règles, je ne dirai pas de la Réligion, mais ſeulement celles de la Raiſon & de la Nature, nous pourrions encore couler nos jours d'une maniére tranquile, juſqu'à une heureuſe Vieilleſſe, & ſortir tranquilement de la Vie ſans craindre la Mort. Nos Maux naiſſent donc preſque toûjours de nous mêmes, & il n'en faut acuſer que nôtre imprudence.

Divers Auteurs, pour faire l'Apologie de la Bonté de Dieu, ont bien fait valoir cette importante Remarque. Mais ils ont oublié de nous aprendre qui eſt l'un des premiers qui nous l'a fournie & qui a ſu le mieux la faire valoir. Croiroit on que c'eſt *Baile* lui même? La voici exprimée d'une maniére fort claire dans ſa *Republique des Lettres.*

„ De toutes les Vertus de Dieu, dit il, „ ſa Bonté eſt celle qui ſeroit la plus viſible, „ ſi les Homes ſe ſervoient de réflexion. „ Quelle bonté n'eſt ce pas d'avoir ataché „ du plaiſir à toutes les Actions néceſſaires; „ & de nous avoir rendus ſuſceptibles de „ plaiſir en une infinité de façons? On a „ beau dire, que nous ſomes encore plus „ ſuſceptibles du chagrin & de la douleur; „ cela n'eſt pas vrai, & quand cela le ſe- „ roit, nous ne devrions pas pour cela mé- „ conoitre la grande bonté de Dieu, puis „ qu'il nous ſeroit aiſé de voir que les plai- „ ſirs dont nous jouiſſons viennent des „ Loix qu'il a poſées dans la Nature, & „ qu'au contraire la plupart de nos chagrins „ viennent du mauvais uſage que nous fai- „ ſons de nôtre raiſon. Mais il n'eſt pas vrai „ que dans ce Monde l'Home ſoufre plus de „ maux qu'il n'a de biens. C'eſt nôtre in- „ gratitude, nôtre orgueil, & nôtre humeur

„ in-

„ insatiable qui nous fait parler de la sorte. „ *Falso queritur de natura sua genus humanum*, „ a fort bien dit un célèbre Historien. Le „ Genre-Humain est plus heureux qu'il ne „ mérite*.

Ce beau Morceau se trouve dans l'Extrait de quelques *Dialogues sur l'Immortalité de l'Ame*, *sur l'Existence de Dieu*, & autres matières semblables. Les Interlocuteurs sont l'Abé de *Dangeau*, qui y paroit sous un nom emprunté, & son Ami l'Abé *de Choisi*, qui y est sous le nom de *Timoléon*, qui étoit effectivement le nom de sa Famille. Je dois faire remarquer, que la judicieuse Reflexion que je viens de raporter, n'est point tirée de ces Dialogues, mais est toute du Journaliste lui même.

On ne peut pas mieux établir la Bonté de Dieu, & la défendre, qu'il l'a fait dans cet Extrait. Il l'a si fort exaltée, que celui qui a fait la *Vie de l'Abé de Choisi*, imprimée à Lausane en 1742, a trouvé qu'il [illegible]oit allé trop loin, & le critique là dessus **. Dans la suite *Baile* a bien changé de langage. Il s'est jetté dans l'autre extrémité. Persone n'a jamais fait plus d'objections contre la Bonté de Dieu que lui. Il a emploïé tou-

* Baile, Rep. des Lettres, T. II. p. 58. Aout 1684.
** Vie de l'Abé de Choisi, p. 96.

toute la force de ſon génie à rendre douteuſe cette Perfection Divine.

Pour ataquer ce doute ſi injurieux à la Divinité, rapelons nous ſeulement ce que les Païens eux-mêmes nous ont dit de la Bonté de l'Etre ſuprême. Nous avons déja ouï là deſſus un *Epictete* & un *Galien*. Ajoutons y encore le tèmoignage de *Senéque*. Voici coment ce Sage du Paganiſme parle a nôtre prétendu Philoſophe Chrétien.

„ Vous doutés que Dieu ſoit bon; d'où „ vous viennent donc toutes vos facultés? „ D'où vous viennent ces ſens exquis, ces „ organes merveilleux & cette étonante va„ rieté de productions, de viandes & de „ fruits, ſi propres à flater vôtre palais? „ La Nature nous aime juſqu'à prendre ſoin „ de fournir à nos plaiſirs même. Non ſeu„ lement la Terre eſt ſemée d'Arbres & de „ Plantes trés utiles, la Campagne eſt en„ core émaillée de Fleurs pour nous réjouir „ la vüe *.

Mais ſans remonter juſqu'à *Sénèque*, contentons nous d'opoſer à nôtre Pirrhonien, l'Auteur de *la République des Lettres*. Ce Journaliſte a répondu d'avance aux Objections du *Dictionaire Critique*. Il a établi ce ſage Principe, que *les Plaiſirs dont nous jouiſſons*

* Sénèque ſur les Bienfaits. Liv. IV. Ch. 5. & 6.

ſons viennent des Loix que Dieu a poſées dans la Nature, & qu'au contraire la plupart de nôs chagrins viennent du mauvais uſage que nous faiſons de nôtre raiſon.

On ne ſauroit trop le répéter. La Bonté Divine a répandu dans la Nature bien des richeſſes, bien des douceurs dont nous pouvons jouir. Souvent nos jours ſont purs & ſereins; ils ſont auſſi quelquefois traverſés, il eſt vrai, mais c'eſt ordinairement par nôtre faute. Dès qu'on ſe livre trop à ſes paſſions, on éprouve l'affliction & le repentir. Nous ſerions heureux, ſi nous ſavions vivre ſelon la premiére ſimplicité des Loix de la Nature. Il faut ſe fixer aux vrais beſoins. Nôtre avidité inſatiable pour les biens de fantaiſie nous atire des maux trés réels. Après tout, nous pouvons jouir de mille plaiſirs innocens, qui doivent nous conſoler de quelques diſgraces paſſagéres, inſéparables de nôtre foibleſſe. Mais nous oublions ces douceurs, dont il ne tient qu'à nous de jouir, pour ne tenir compte que de nos peines.

J'ai dit que l'Auteur de la *Vie de l'Abé de Choiſi* avoit trouvé que *Baile* étoit allé trop loin, en exaltant la Bonté de Dieu, dans ſa *République des Lettres.* Ce qui lui avoit paru outré, c'eſt cette propoſition *que nous ſomes*

plus

plus susceptibles du plaisir que de la douleur. Cet Historien dit là dessus, qu'il paroit par l'expérience que dans la Vie humaine les chagrins & la douleur l'emportent sur le plaisir. Mais il ajoute un sage correctif, que je ne dois pas omettre. „ Dieu, dit-il, a répandu „ sur la Nature humaine tout ce qui est „ nécessaire pour lui procurer un certain „ degré de bonheur. Souvent les Homes „ n'y ateignent pas, il est vrai, mais c'est „ par une espèce d'opression des autres Ho„ mes. Par éxemple, il y a plus de biens „ sur la Terre qu'il n'en faut pour nourir „ tous les Homes ; cependant la pauvreté „ étend son empire sur le plus grand „ nombre.

On pourroit justifier la Réflexion de cet Auteur par bien d'autres endroits. La Guerre, par éxemple, fait une infinité de Malheureux. Concluons donc que la plus grande partie de nos miseres ne vient point de la Nature, mais du déréglement de nos passions, ou de l'opression des autres Homes qui troublent l'Ordre sagement établi par le Créateur. Ces accidens ne doivent donc pas arrêter nôtre Reconoissance, & nous faire méconoitre les bienfaits temporels dont la Providence a voulu nous faire jouir.

Mais nous devons sur tout de la reconois-

ſance pour les biens ſpirituels, pour les lumiéres, les conoiſſances intéreſſantes que Dieu nous a donées dans l'Evangile.

Nous lui devons encore de la gratitude pour les biens à venir qu'il nous promet. Il eſt vrai que quand nous avons afaire aux Homes, on ne doit pas nous exhorter a reconoitre des biens que nous ne tenons pas encore. Souvent nous nous voions fruſtrés de nôtre atente, malgré les belles promeſſes qu'ils nous ont faites. Mais avec Dieu tout ce qu'il nous promet eſt certain. Dailleurs ces biens à venir, quoi qu'éloignés, font déja toute la douceur, toute la conſolation de nôtre vie. Puis qu'ils nous rendent actuellement heureux, nôtre reconoiſſance ne doit point être renvoiée.

On peut raporter ici l'exhortation de St. Paul aux Ephéſiens, *Rendés toûjours graces à Dieu nôtre Pére de tous les avantages dont vous jouiſſés come Diſciples de J. C.* *. L'Original peut ſoufrir ce ſens, qui eſt fort beau.

La maniére ordinaire de traduire ce Verſet, en fait un Précepte plus général. *Rendés graces en tout tems & de toutes choſes à Dieu nôtre Pére, au nom de nôtre Seigneur J. C.* Suivant cette Verſion on fait voir que nous devons préſenter à Dieu nos actions de

* Ephes. V. 20.

de graces par J. C. & en ſon nom. Come c'eſt par lui que le Pére Céleſte répand ſes bénédictions ſur nous, c'eſt par ce même Médiateur qu'elles doivent remonter au Pére.

Prenant ce Précepte dans le ſens le plus étendu, l'Apôtre nous exhorte à remercier Dieu *de toutes choſes*. Les Prédicateurs qui expliquent ce Texte, après avoir fait le dénombrement des principaux Bienfaits de Dieu, qui doivent être le ſujet de nôtre reconoiſſance, ne manquent pas de dire en finiſſant, que nous devons le remercier même des afflictions qu'il nous envoïe. La choſe eſt claire, à l'égard de celles que nous ſoufrons pour la défenſe de la Vérité. C'eſt quelque choſe de ſi honorable pour nous, que Dieu veuille bien nous remettre ſes intérets entre les mains, que nous devons ſans contredit lui rendre graces de l'honeur qu'il nous fait dans ces ocaſions. Mais dès qu'il s'agit des afflictions ordinaires de la vie, la Queſtion n'eſt pas ſi facile à décider.

Ceux qui ſont pour l'afirmative diſent, qu'encore que les Maux que nous ſoufrons paroiſſent d'abord une Objection contre la Bonté de Dieu, cependant quand on les éxamine bien, la plûpart doivent être regardés come les chatimens d'un Pére, qui ne trouble nôtre repos ſur la Terre, que

nous assurer la possession du Ciel. Nous devons donc lui marquer nôtre reconoissance des soins paternels qu'il prend de nous. A la vérité, disent ils, ce sont des graces du Ciel que peut être nous ne somes pas obligés de demander à Dieu par nos Priéres, mais elles ne doivent pas en être moins la matiére de nôtre reconoissance quand nous les avons reçues.

Pour ne point outrer la Morale, voici ce me semble, coment on pourroit prononcer sur cette Question. Le premier mouvement que Dieu exige de nous, dans les maux qu'il nous envoie, c'est la résignation à sa Volonté. Il atend de nous une soumission entiére aux ordres de sa Providence. Nous devons aller plus loin, & tâcher de mettre à profit ces châtimens. Lors qu'en suite nous en avons senti l'utilité, il est incontestable que nous devons en remercier Dieu. C'est ce que fait *David*, dans plusieurs de ses Psaumes.

Il est certain, que ce que nous regardons ordinairement come un mal, la Religion nous le fait tres souvent envisager come un bien, & c'est encore une Réponse que l'on n'a pas manqué de faire aux Objections de *Baile* contre la Bonté de Dieu. Mais cela même done lieu à une replique. Si les maux qui nous afligent doivent quelquefois être regar-

regardés come avantageux, dit on, par la raiſon des contraires, ce que nous avons ragardé come un bien peut nous devenir funeſte. Si les afflictions ſont utiles, ſi on doit quelquefois les enviſager come un bien dont il faut remercier Dieu, la proſpérité, les avantages temporels ne doivent pas toûjours être regardés come des Bienfaits. Si ce qui nous paroit un bien n'en eſt pas toûjours un, d'où vient que pour prouver la Bonté de Dieu, on alégue continuellement les graces temporelles dont il nous comble?

L'Objection eſt éblouiſſante, cependant il n'eſt pas dificile d'y répondre. Je dis donc que les biens & les maux de la Nature ſont toûjours tels en eux mèmes, mais que ſi nous les conſidérons par raport à leurs fins morales, ce qui étoit naturellement bon peut devenir un trés grand mal pour nous. Mais c'eſt ce qui arrive ordinairement par nôtre faute. Cela ne nous diſpenſe point d'en remercier Dieu quand nous les avons reçûs.

Ce ſujet eſt ſi abondant, qu'il faudra le reprendre dans le Journal ſuivant.

DISCOURS

Posthume de M. DE LA MOTTE.

Rien ne fait plus d'honeur aux Grands Homes, que de protèger les Belles-Lettres.

L'Estime des Homes est un de nos plus grands besoins. Nous naissons tous avec ce desir, qui se dévelope en nous, long-tems même avant la Raison, & qui, aquérant toûjours de nouvelles forces, à mesure que nous avançons dans nôtre carriére, franchit, pour ainsi dire, les bornes mêmes de nôtre Vie.

C'est lui, qui pour se satisfaire, a imaginé cette immortalité, qui dérobe nos Noms à l'oubli, & qui nous éternise, au moins dans la Mémoire des Homes.

Tel est l'Instinct général; Instinct si noble & si digne d'une Intelligence, qu'il peut aller de pair avec la Raison.

Mais ce desir, quoique général, n'est jamais si vif que dans les Grands. Placés sur un Théatre plus élevé, en vüe par conséquent à plus de Spectateurs, ils se proposent aussi plus de suffrages, & ils sont rarement

ment contens, s'ils ne se croïent parvenus à l'estime universelle.

Qu'ils sachent dont les moïens de l'aquérir; mettons les sur les véritables voïes de l'honneur. Qu'ils aprennent que les Homes nestimeront jamais en eux, que les louables Inclinations du Cœur, & les Lumiéres de l'Esprit, & que rien ne prouvera mieux en eux ces avantages, que la Protection qu'ils acorderont aux Belles-Lettres.

En vain la Flaterie leur tient un autre langage; qu'elle nous réponde elle même, ou plûtôt, forçons la de se taire, en découvrant le vuide & l'illusion de tout ce qu'elle respecte dans les Grands..

Sera-ce la Naissance qui leur atirera de sincéres homages? On sait assés qu'elle n'est pas un mérite, mais seulement le préfage du mérite & l'obligation d'en aquérir. Toute la force du préjugé ne va qu'à nous arracher pour elle des respects extérieurs; & come nous nous aquitons par nôtre estime envers la vertu des Ancêtres, nous paions aussi d'un égal mépris l'indignité des Descendans. Nous allons même encore plus loin; nous nous vengeons d'être nés dans les derniers rangs, en jugeant à la rigueur ceux que le hazard a traités mieux que nous. Une vertu comune leur tient presque lieu de vice, &

opoſant toûjours ce qu'ils devroient être à ce qu'ils ſont en éfet, nous allons juſqu'à les trouver mépriſables, s'ils ne ſont auſſi louables que leurs Péres.

Tireront-ils des Dignités un droit plus légitime à nos loüanges? Loin de leur doner par elles mêmes de nouvelles perfections, elles ne ſervent ſouvent qu'à mettre au jour tous leurs défauts; & tel dans un rang médiocre ſe ſeroit ſauvé du mépris, qui en eſt devenu l'objet éternel, pour s'être laiſſé élever aux prémiéres places. Avares de nôtre eſtime, nous ne l'acordons qu'au mérite perſonel; nous dépouillons les Homes de ce qui leur eſt étranger, & mis alors dans la balance, ils n'y pèſent que leur véritable poids.

Déſabuſés du bonheur de la Naiſſance & de l'éclat des Dignités, croiroient ils que les Richeſſes les honorent? Elles n'amènent d'ordinaire que des Vices & des Flateurs, & tout ce qu'elles ont de faſtueux n'atire de la part des Homes, qu'une véritable envie, déguiſée ſous de faux aplaudiſſemens.

Mais quelque indignes d'eſtime que ſoïent ces avantages par eux mêmes, les Grands les peuvent rendre, par un uſage éclairé, des ſources fécondes d'honeur & de réputation, s'ils paroiſſent par leur conduite juger

ger ſainement de la valeur des choſes & les aimer ſelon leur prix ; ſi d'un Cœur vertueux & d'un Eſprit étendu, ils n'emploient leur Autorité & leurs Richeſſes qu'à procurer le bonheur de la Societé, la Societé s'en aquite auſſi tôt par des ſufrages unanimes, & elle tranſmet encore aux Races futures ſon eſtime & ſa reconoiſſance.

Or les Grands ne ſont jamais paroitre plus de louables Inclinations, ni plus de Lumiéres ; ils ne procurent jamais mieux le bonheur de la Societé que par la protection qu'ils donent aux Lettres, & il ne faut que le prouver pour les convaincre en même tems, que rien ne peut leur aſſurer une gloire plus ſolide ni plus durable.

Qu'eſt ce que les Belles-Lettres ? C'eſt ce que l'Antiquité nous a laiſſé de plus propre à perfectioner la Raiſon ; ce ſont les Modèles de la plus ſublime Poeſie & de la plus ſaine Eloquence ; c'eſt l'heureuſe Imitation de ces grands Modèles : Elles renferment également ce qui règle le Cœur, ce qui forme le Jugement, ce qui étend & élève l'Eſprit ; c'eſt enfin, pour ainſi dire, l'Education du Genre humain. Otés les aux Homes, ils retombent tout à coup dans une brutale ignorance, qui ramène avec elle & la groſſiereté des vices, & la férocité des paſſions.

C'eſt

C'eſt donc un goût naturel pour la Vertu, qui nous fait ſentir la beauté des Lettres, & ce n'eſt que le zèle de cette même Vertu, qui engage les Homes à les protèger.

Un Grand, abandoné aux paſſions, ébloui de ſa Dignité, qui élevé par la Fortune au deſſus des autres, ſe ravale ainſi lui même juſqu'à l'Inſtinct des Bètes, qui ſans aucun ſentiment de ſa grandeur naturelle, néglige les beſoins de l'Eſprit, pour multiplier ceux du Corps, & qui compteroit pour un tems perdu celui qui ne ſerviroit qu'à le rendre plus parfait!

Autant que cet Home eſt digne de mépris par la baſſeſſe de ſon Cœur, autant l'Ami, le Protecteur des Lettres eſt il reſpectable par la nobleſſe de ſes ſentimens; avide de Conoiſſances, il voudroit intèreſſer tous les Homes à l'inſtruire; il ne conoit de plaiſirs ſolides que des plaiſirs utiles: Vous ne le verrés point en proie a des Flateurs qui étudient ſes paſſions pour les prévenir. Cherchez le parmi les Sages, dont il tache de s'aproprier les Lumiéres. Au prix des biens fragiles qu'il poſſède, il achete des Savans un bien durable qui lui manque. Non content même des ſecours que lui prète ſon Siécle, il intèrroge encore les Siécles paſſés; cherchant des Leçons dans les Philoſophes, des

des Exemples dans les Hiſtoriens, de nobles Mouvemens dans les Poetes, & l'Habitude de la Raiſon dans les Orateurs; il ne s'applaudit enfin d'être grand, que par la facilité que ſon élevation lui donne à augmenter ſes Lumiéres.

Si la nobleſſe des ſentimens nous fait aimer les Lettres; les Lettres, par un juſte retour, relèvent auſſi la grandeur des ſentimens. C'eſt de là que ſe tirent les Semences de toutes les Vertus; c'eſt là, qu'en ſe familiariſant avec les grands exemples & les grandes idées, on contracte cette louable émulation d'y ateindre, qui va quelquefois juſqu'à les paſſer.

Qu'on remonte, ſi l'on veut, juſqu'à la Vertu militaire, qui eſt en poſſeſſion de s'atirer les homages les plus éclatans, quelqu'indépendante qu'elle paroiſſe de l'amour des Lettres, n'en a t'elle pas toûjours été acompagnée dans ceux qui l'ont portée à ſon plus haut point? Le Héros de la *Grèce* n'étoit pas plus avide de Puiſſance que de Savoir, & le Conquèrant *Romain* n'eſt pas moins grand parmi les Savans que parmi les Héros.

Ainſi l'amour des Lettres dans les Grands nous fait porter un jugement avantageux des ſentimens de leur Cœur; ce n'eſt pas

aſſés,

aiſés, elle nous done encore une grande idée de l'étendüe de leurs Lumiéres. On n'aime pas ce que l'on ne conoit pas ; il faut ſentir la beauté des Lettres pour les aimer, & dès qu'on la ſent, l'étude en devient néceſſaire, le penchant ſe change bien tôt en paſſion ; les prémiers progrès ſont un atrait pour de nouvelles découvertes, & come l'objet eſt inépuiſable, le deſir de le poſſeder ne ſauroit s'éteindre.

Il n'en eſt pas ainſi des autres Objets de nôtre atachement. Aprofondis, auſſi-tôt qu'éfleurés, ils n'ont pas en eux mêmes de quoi renouveller nos deſirs ; nous en ſomes dégoutés, dès que nous en jouiſſons, & il faut le dire, pour nous juſtifier, c'eſt bien plus une preuve d'imperfection de leur part, que d'inconſtance de la nôtre.

Les Lettres, au contraire, ofrent toûjours de nouvelles beautés ; c'eſt un Champ riche & fécond, où les tréſors ſont cachés ſous les Fleurs, où l'on ne ſauroit faire un pas qu'on ne ſoit tenté de le parcourir tout entier. Ceux qui y moiſſonent les prémiers n'ôtent rien à ceux qui y viennent après eux. Que dis-je ? Ils ajoutent encore à l'abondance, & d'age en âge, ce Champ devient toûjours plus vaſte & plus fertile.

C'eſt à vous d'en procurer l'agrandiſſement, Vous

Vous que distinguent la Naissance & les Dignitez. Aimez les Savans; Animez les par vôtre acueil, dont ils sont encore plus jaloux que de vos bienfaits. Si la Societé vous est chére, c'est à ce soin qu'elle conoitra vôtre amour pour elle: Les sages Ministres, les grands Capitaines ne lui sont pas plus nécessaires que les Protecteurs des Lettres.

Les prémiers mettent l'ordre & la discipline dans un Etat; ils y atirent meme l'abondance: Les seconds le défendent des Entrepriſes ennemies; c'est dans leur courage & dans leur expérience que réside la sûreté publique: Mais les autres en faisant fleurir les Lettres, assûrent à la Societé cette politesse des Mœurs, ce Comerce agréable des Esprits, cette riche Moisson de lumiéres & de conoissances, qui assaisone, pour ainsi dire, l'abondance & la sûreté meme. Les uns ne pourvoient qu'aux besoins du Corps; les autres pourvoïent à ceux de l'Esprit: Et quel bonheur plus digne de l'Home, que celui qui le regarde du côté de l'Intelligence!

Disons plus: Tous les avantages de la Societé tiennent aux Lettres par des Liens trés forts, quoiqu'aussi trés délicats; c'est à elles de perfectioner les talens naturels, qui demeureroient toûjours dans des bornes bien

bien étroites, ſi les exemples ne leur aidoïent à s'étendre & à ſe développer; c'eſt à-elles de faciliter le progrès des Sciences & des Arts, où nous ne ferions tout au plus que renouveller les eſſais des Inventeurs, ſi nous n'étions inſtruits de ce qu'on y a découvert avant nous. Il faudroit commencer par poſer les prémiers fondemens, au lieu que nous n'avons qu'à continuer l'Edifice, & qu'ajoutant quelque choſe à ce qui eſt déja connu, il ne nous faut pas plus de pénétration pour enfanter des prodiges, qu'il n'en a fallu d'abord pour les plus groſſiéres Découvertes.

Ne ſomes nous pas même redevables aux Lettres, des ſages Politiques qui nous gouvernent, & des Héros qui nous défendent? N'ont ils pas augmenté leurs lumiéres par l'étude, & l'exemple de ceux que l'Hiſtoire a célébrés n'a-t'-il pas ſervi come d'aiguillon à leur Vertu?

Peignons donc d'un ſeul trait, tout ce que le Protecteur des Lettres fait pour la Societé. Il ſemble ne lui former que des Philoſophes, des Hiſtoriens, des Poetes & des Orateurs: Il lui prépare par là de grands Rois, des Miniſtres éclairés, de redoutables Capitaines, d'équitables Magiſtrats; il répand enfin, ſur toutes les Conditions, la lumiére & l'émulation, qui perfectione tout.

Quel

Quel prix recevra-t'il d'un ſi grand bienfait ? L'eſtime. C'eſt ce que les Homes ont de plus cher, & le prix dont ils paient ce *qui* eſt au deſſus de toute autre récompenſe.

Coment le Protecteur des Lettres ne pourroit-il pas recevoir de ſon Siécle tous les honeurs qu'il mérite ? Les Savans ſont intéreſſés à publier ſes loüanges, & ce ſont les Savans qui donent le ton aux autres. Les homages qu'ils rendent à ſa vertu, lui engagnent de nouveaux par tout où ils ſe répandent ; & de ce concours d'éloges, dictés par la reconoiſſance, il ſe forme bien tôt un aplaudiſſement général.

Mais c'eſt trop peu pour lui de l'eſtime de ſon Siécle ; qu'il compte encore ſur celle de l'avenir. Toute chimérique qu'eſt cette ſorte d'Immortalité, pour ceux qui ne vivent plus, on ne peut nier du moins que ce ne ſoit un bien réel, pour ceux qui l'eſpérent. Nous avons beau faire les Philoſophes, nous ne ſaurions nous rendre indiférens ſur la réputation que nous laiſſerons après nous, & puiſque la Raiſon ne ſauroit étoufer cet Inſtinct, elle doit s'y acomoder & ſe ſoumettre en cela aux vües de la Nature, qui ne nous l'a pas doné ſans deſſein.

Nous propoſons donc aux Grands qui protègent les Lettres, l'eſpérance d'un Nom dura-

durable, come un bonheur digne de les flater.

Qu'ils voïent ce que l'Antiquité nous a tranſmis de véneration & d'amour pour ce Favori d'*Auguſte*, à qui nous devons peut être les *Virgiles*, les *Ovides* & les *Horaces*.

Son Nom, qui eſt aujourd'hui l'éloge de ceux qui l'imitent, n'eſt pas moins illuſtre par la ſeule Protection des Lettres, que les Noms des Héros le ſont par la Conquête des Empires.

Mais pourquoi chercher ſi loin des éxemples, quand nous en avons de domeſtiques. Ce Génie ſupérieur, qui, ſous le dernier de nos Roi, a porté ſi haut la Gloire de la *France* & celle des Lettres, ne reçoit il pas encore tous les jours, de la part des Savans, des Tributs d'eſtime & de reconoiſſance? La ſuite des Siécles ne fera qu'ajouter à ſa renommée: Heureuſes les Nations où l'éclat de ſa Gloire fera naitre des Imitateurs de ſes Vertus!

DIA-

DIALOGUE V.

Sur la Flaterie & la Médiſance.

DIOGENE *le Cinique.* ARISTIPE *Philoſophe Athénien.*

DIOGENE. NE vois-je pas ce Philoſophe de Cour, le galant *Ariſtipe?* Qu'il eſt bien équipé, bien parfumé! Dis-moi donc, nôtre Ami: Ne parle-tu point, chemin faiſant, à ton trés cher & bien aimé Ventre? Ne lui aprens-tu pas qu'à la faveur de tes lâches complaiſances & de tes flateries, tu vas le bourrer d'importance des Mets les plus exquis?

ARISTIPE. Que je parle à mon Ventre, ou à mes Talons, que t'importe? Vis à ta maniére. Ne t'embaraſſe point de celles des autres, qui ne font non plus de cas de tes ciniques avis, que de tes groſſiéres impertinences.

DIOGENE. Regarde ce Creſſon, ces Racines, cette Ozeille, ces petits Oignons blancs, que je viens de laver, & que la Nature m'a doné libéralement. Ils ſeront mon Entrée, mon Rôt, mon Entremets, & mon Deſſert.

Si tu savois, come moi, te contenter d'Herbes, tu ne serois pas obligé de faire tant de bassesses, auprès des Grands & des Riches, pour être admis journellement à leurs somptueuses Tables.

ARISTIPE. Si tu avois, toi même, le talent de vivre avec les Gens d'honeur, que la politesse & l'honêteté ne te fussent pas des choses inconues, tu ne serois pas reduit à te repaitre des miserables Herbes que tu m'étale avec tant d'afectation.

DIOGENE. C'est que je me règle sur les besoins de la simple Nature. Je me plais d'en suivre les aimables & judicieuses Loix.

ARISTIPE. Je te l'acorde. Mais ce sont les Loix de la Nature qui dirigent les Brutes. Ce n'est nullement celles que la Sage Providence a faites pour l'Home.

DIOGENE. Oh, oh! Compére: Quel bon Vin as tu bû ce matin, pour être si bien en train de jazer? Voilà qui est nouveau! Trés nouveau même!

ARISTIPE. Je n'ai que faire de Vin pour cela. Il y a trop long-tems que tu te plais à m'insulter, pour n'être pas en état de me défendre. Je te prouverai, quand il me plaira, qu'il me sera aussi facile qu'à toi, de mordre le prémier venu & de ne pas t'épargner toi même.

DIO-

DIOGENE. Vous verrez que j'aurai fait envers ce belitre là, ce que les *Spartiates* ont fait à l'égard des *Beotiens*. Ils les ont attaqué ſi ſouvent, qu'ils leur ont apris à faire la Guerre & à ſe faire bien battre par eux, qui plus eſt. Parle donc l'Ami, quel eſt le Patron qui doit te bourrer aujourd'hui?

ARISTIPE. Le moindre de ſes Marmitons vaut mieux que ton impertinent Cuiſinier.

DIOGENE. Sais tu bien que ſi je me lève, je te jetterai mon Toneau par la tête? Voïez, ce Ventre engraiſſé, avec ſes impertinentes comparaiſons!

ARISTIPE. Je ne m'en dédis point. Sache que ſi tu as recours à la violence, je ne te crains non plus qu'une Puce morte. Nous verrons ſi les bons Alimens n'ont pas doné à mes bras plus de forces qu'aux tiens, qui ne ſont entretenus que de mauvaiſes Plantes, que le plus miſerable des Gueux ne ramaſſe qu'à la derniére extrémité.

DIOGENE. Come il y va! Mais, mon Enfant, tu as plus de courage que je ne comptois: ça, ça faiſons la paix. Je ſerai de tes meilleurs Amis, ſi tu veux quiter cet infame Métier de Complaiſant & d'Adulateur. De bone foi, avoüe que des Homes de cette eſpèce ne ſont autre que des Peſtes publiques.

ARISTIPE. Ouï bien au dire d'un Miſantrope tel que *Timon*, ou d'un Cinique come toi. Mais, pour ce qui me regarde, je ſoutiens que je ſuis dans la bone règle. On me fait du bien. J'en fais à mon tour. Chacun ſuivant ſon état & ſes facultés. Qui a t-il de plus naturel & de mieux dans l'ordre?

DIOGENE. De plus naturel & de mieux dans l'ordre! Ah, ah, ah le plaiſant Gredin! Fais moi le plaiſir, mon brave, de me prouver cela. Dis-moi de quelle maniére on te fait du bien? De qu'elle façon tu t'y prens pour le rendre, & tout le reſte? Je t'écouterai là deſſus, trés patiemment.

ARISTIPE. Je ſuis trop acoutumé à la complaiſance pour te refuſer. D'ailleurs je me flate, que quand tu ſeras bien informé, tu ceſſeras tes inſultes & tu me rendras juſtice, ſur la nature de ma ſituation.

Dans ma Jeuneſſe, j'ai eu un goût déterminé pour les Etudes. Tout ce que la Philoſophie & les autres Sciences peuvent doner de lumiéres, je le ſai parfaitement, même avec goût. Après avoir épuiſé tous mes Maitres ſur ces belles choſes, je me trouvai vis-à-vis de rien, du côté de la Fortune. Ces Héros en ſavoir, tout en prêchant le déſintéreſſement & le mépris des Richeſſes, trouvérent le moïen par les fortes rétributions qu'ils

qu'ils éxigeoient pour leurs peines, de me mettre à ſec. Si mon Eſprit étoit fait pour le Beau, le Grand & le ſublime, mon Corps s'acomodoit encore mieux du bon & de l'exquis en matiére d'Alimens. Vivre de Lupins & d'autres Légumes, n'étoit point ſon afaire: Pareille nourriture le faiſoit languir & j'en ſoufrois beaucoup. Je m'apercevois, de tems à autre, qu'un bon Repas racomodoit aſſez bien les choſes. Par le Dieu *Comus*, dis-je en moi même, puis que la Nature me parle ſur ce ton là, il faût tâcher d'y pourvoir. Je compris qu'un peu de complaiſance & de flaterie envers les Grands, ou les Riches, feroit mon afaire de reſte. Aſſez rompu dans la Converſation & paſſablement bien tourné, je m'exerçai quelque tems à ce nouveau genre de vie & je réuſſi au mieux. Supoſons qu'un Home riche & puiſſant, qui ne me conoit pas, mais que je conois trés bien, done un ſuperbe Feſtin; je m'adoniſe, ſans afectation; je me rens chez lui; je me tiens dans la belle Sale, bien en vûe. S'il paſſe, & qu'en me regardant, il paroiſſe faché de ma préſence, je me compoſe un air, pour le ſecond coup d'œil, qui ſemble dire, Prens garde à ce que tu fais, tu pourrois bien te repentir de ton incivilité! Mon Home lit ſur mon viſage, ce qu'il me plâit. Come il craint plus quel-

ques coups de langue, que je n'ai envie de vivre à ſes dépens, il ne tarde pas à réparer ſon acueil rebarbatif. Il s'aproche de moi, proteſte qu'il ne m'avoit pas aperçû. Je ne reſte pas en arriére. Un Eloge entrecoupé, fin & délicat, comence à me concilier ſa bienveuillance. Il me fait placer à table, vis-à-vis de lui.

DIOGENE. Si ce benêt de Grand, ou de Riche, avoit dans la tête pour une obole de ſens comun, il t'auroit prié trés civilement d'entrer dehors : Sans ſe mettre en peine de ce que tu aurois pû dire, ou non. Enfin te voilà dans ton centre : Quel air de ſatisfaction ne doit pas briller dans tes yeux & ſe répandre ſur ta large face enluminée ! Mais pourſuis ta dévorante expédition.

ARISTIPE. Je conois trop l'intempérance de ta langue pour en être ſurpris. Grace à ta curioſité, elle s'arrête plûtôt qu'elle n'auroit fait. Me voila donc, come tu viens de le dire, dans mon centre. Je découpe les Viandes. Je ſers avec une viteſſe, une propreté, une grace que qui que ce ſoit ne ſauroit égaler. C'eſt un talent que celà bien plus conſidérable qu'on ne croit. Il fait honeur au Patron. Tout ſe diſtribue & ſe met à profit. Un habile Home dans ce genre eſt impaïable. Il fera trouver de la profuſion, lors

lors même qu'il n'y a guère au delà du néceſſaire dans un Feſtin, dont on veut ſe faire honeur. S'agit-il d'une groſſe piéce? Je fais ſi bien que je garde le plus gros & le meilleur morceau pour le dernier. Je le ſers au Maitre, qui, voiant qu'il ne me reſte preſque rien, le partage avec moi. C'eſt à quoi je bute. Il y trouve ſon compte & moi le mien. S'il dit, ou veut dire un bon mot, je ſuis le prémier à rire. Veut il faire un grand raiſonement, & ſe trouve-t-il embaraſſé? Je lui aide finement à ſe tirer d'afaire. Je le comente, de maniére à lui en faire tout l'honeur. Paroit il ſouhaiter de boire? Je cours promtement au Bufet. Le Soleil, un Vent coulis viennent ils à l'incomoder? J'y mets ordre ſur le Champ. Ma vigilance eſt ſans égale. Toute mon atenſion eſt pour lui. Dans peu, ſuivant ſon goût, je deviens ſon bon, ſon intime Ami. Le Feſtin fini, il me fait ſigne de reſter. Aidez de deux ou trois Amis, nous vuidons encore quelques Brocs des Vins les plus excellens, réſervez pour cet aimable *a parte*. C'eſt alors que j'achève de gagner le Cœur du Patron. Il m'invite avec feu, pour le lendemain. Je le refuſe. Je lui fais entrevoir que je ſuis un Home de plus d'importance qu'il ne croit. Je fais un éfort pour lui promettre dans la huitaine, qu'il l'a-

tend avec impatience. Pendant le Feſtin, j'ai grande atention de remplir certaines Poches imperceptibles, de mon invention, pour les jours que mon Deſtin ſe plait à marquer en blanc. Come tu vois je n'ai garde d'être la dupe de ſa malice. Que dis-tu de mon expoſé & de ma précaution ?

DIOGENE. Ote toi d'ici, Miſerable !

ARISTIPE. Je n'en ferai rien. Je prétens te prouver ce que j'ai avancé.

DIOGENE. Tu ne feras que redoubler ma colère. Mais voions.

ARISTIPE. Dans mon procédé, je rens plus de bien au Patron, qu'il ne m'en a fait. Je done, par mes ſoins, un grand relief à tous ſes ſervices. Je lui procure un parfait contentement. Je lui fais trouver plus d'eſprit qu'il ne s'en croit. Il ſe baigne dans la joie & le plaiſir. Sa Santé s'en trouve à merveille. Car rien n'eſt comparable au contentement pour maintenir une bone conſtitution, même pour rectifier une mauvaiſe. Dans ma maniére de ſervir les Mets, je remarque de certains Gourmets, que je reconois d'abord à la mine. J'afecte de les ſervir des moindres Morceaux. Croirois-tu bien qu'il y en a eu beaucoup qui m'ont régalé à plaiſir ? Par deſſus le régal, doné de l'argent, afin que quand je me trouverois

avec

avec eux, dans une même Table, j'cuſſe à les traiter mieux que les autres? Je me ſuis fort bien acomodé de leur Requête argentée; Car ſans cette gracieuſe retribution; Néant. J'aurrois encore fait pire. Les plus ſerrez ſont obligez d'y venir, même plus d'une fois, quand la prémiére doze n'eſt pas loiale. Ces petits profits ſervent à orner mon extérieur: En ſorte que les Sots & les Faſtueux me nourriſſent; les Gourmands font les fraix de mes habits & de tout le reſte. N'eſt-ce pas un talent des plus curieux & des plus eſtimables, que de mettre, avec autant d'art de pareils Animaux à contribution?

DIOGENE. De par *Cerbère*, ôte toi d'ici! Mais voiez donc le ſang froid de ce drôle là. Il a l'éfronterie ſe vanter de choſes, plus que ſufiſantes pour le faire mettre en croix!

ARISTIPE. Sur quel fondement prétens tu que je ſois coupable? Puis je empêcher que les Sots, les Impertinents & les Faſtueux ne le ſoient tant qu'il leur plaira? Corrigerai-je les Gourmands, moi qui n'ait pû me dompter à cet égard, malgré les éforts que j'ai faits, de la meilleure foi du monde? Tu eſt un plaiſant Cenſeur, avec tes injures & tes exclamations!

DIOCENE. Coment? Te ſera-t-il permis d'aplaudir, contre tes propres lumiéres, à

des

des folies, à des impertinences outrées; de rendre les fots encore plus fots & plus vains qu'ils ne le font, de flater & de nourrir la gourmandife; de faire, quoique Philofophe, les viles fonctions d'un infame Eſclave? Ote toi d'ici encore une fois. De par *Jupiter* ne laſſe pas ma patience.

ARISTIPE. Je ne démare point que tu ne me done ma revanche & promtement. Entens-tu?

DIOGENE. Hé dis moi donc, qu'elle révanche veux tu que je te done?

ARISTIPE. Je prétens que tu me faſſe briéve rélation de ta vie; Que tu juſtifies, ſi tu le peux, ta conduite, come j'ai fait la mienne. Si tu ne te mets en devoir de me doner cette ſatisfaction, fais ton compte que je ſuis réſolu de t'écraſer.

DIOGENE. Ma chiene de Langue ne m'a jamais tant couté! Au fond il y a quelque choſe de raiſonable dans ce que tu éxiges, puis que jai été aſſez ſot pour être curieux de ta façon de vivre. Je vais te ſatisfaire, le plus briévement que je pourrai. Après quoi tu me montrera les talons; mais bien vite.

ARISTIPE. Dépêche toi donc. L'heure du dîner aproche. Si tu eſt long par malice, je te laiſſerai. Mais je te répons que tu ne feras pas quite du reſte.

DIO-

DIOGENE. Allons. Je le vois bien. Il faut, ſans marchander, s'éxécuter de bone grace. Je ſuis d'une Ville a quatre journées d'*Athènes*. J'ai eu quelque teinture de Belles-Lettres & de Philoſophie. Je faiſois un aſſez bon comerce. Mon penchant a doner des coups de langue s'eſt dévelopé de bone heure. Un Home puiſſant, mais injuſte, qui en avoit reſſenti une vive ateinte, m'en garda une forte rencune. Quelques Particuliers, avec leſquels j'étois en liaiſon, aiant alteré de la Monoie du Païs, furent découverts & ſéqueſtrés. Mon Ennemi ſe prévalut de cette circonſtance, pour me perdre. Il ajuſta ſi bien ſa trame, qu'un jour un de mes Parens me vint dire, que j'étois un Home perdu ſans reſſource; qu'on avoit tourné les choſes de façon que les Coupables ſeroient ſauvez ſous condition de m'acuſer l'Auteur de cette manœuvre; que l'Arrêt étoit lâché pour me ſaiſir la nuit même; Qu'en vain voudrai-je me repoſer ſur mon inocence, qu'il ſavoit, à n'en point douter, que tout étoit ſi bien arrangé que je ſucomberois infailliblement. Je fus d'autant plus perſuadé qu'il me diſoit vrai, que j'avois contribué à la circulation de ces Epèces, ſans ſavoir qu'elles fuſſent tronquées. Mon parti fût bien tôt pris. Je ſors ſur le

champ

champ de mon ingrate Patrie. Sans me doner preſque de relache, je me rendis ici, faiſant en chemin de ſérieuſes réflexions ſur la méchanceté des Homes, ſur le peu de ſureté qu'il y a parmi eux, rélativement à ſon état, ſa ſituation & ſes biens. J'arrivai ſur le ſoir trés fatigué. Je ne pris point d'autre Logis que la Place publique que je n'ai pas quité depuis. Elle eſt ocupée par bien d'autres miſérables de toute eſpèce. Un peu de nourriture rétablit mes forces. Un Citoien de bone mine paſſa près de moi, avec un air colère. Je lui entendis dire diſtinctement ces paroles. *Tous les Homes du monde ne valent pas un liſpin. Ce n'eſt qu'un amas de fous, de Fripons, de Fourbes, d'Hipocrites. Oh! la bone œuvre que feroit un Home de cœur de les démaſquer publiquement! Si j'étois iſolé, je le ferois, mais ma Famille me retient malgré moi.* Cette exclamation me reſta fortement dans l'eſprit. Je ſongeai la nuit qu'un Dieu m'ordonoit expréſſément d'éxécuter cette comiſſion. Un ordre d'un Etre ſuperieur, qui s'acorde avec nôtre penchant, ne peut qu'être fidèlement éxécuté. Un Comettant de cette eſpèce augmente la hardieſſe au triple.

ARISTIPE. Un pareil ordre ne pouvoit être doné que par une Furie la plus enragée. Les Homes, il eſt vrai, ont de grands défauts.

Mais

Mais il s'en faut de beaucoup qu'ils ſoient auſſi méchans que nos Philoſophes bourrus ſe plaiſent a les dépeindre. L'envie l'erreur & le dépit groſſiſſent terriblement les Portraits. Il y en a bien peu qui ſoient déterminez au mal, par goût pour le mal même. Les préjugez, les paſſions, de facheuſes circonſtances les y portent ſouvent malgré eux. Dans bien des cas, ils ſont plus à plaindre qu'à blâmer. La preuve de ce que je dis ſe trouve chez les plus méchants, dans les quels on aperçoit toûjours quelques traces de droiture & d'humanité. Je te ſoutiens donc, qu'un Dieu n'eſt pas capable de doner un Ordre de déchirer impitoïablement les Mortels, fuſſe même pour t'en faire porter la peine, que tu prens grand ſoin de mériter.

DIOGENE. Sais tu bien que ſi tu t'aviſes de m'interrompre, je te ferai manger ton diner froid? Je t'en avertis. Prens y garde. En me réveillant avant le Soleil levé, je queſtionai mes Voiſins, pour me mettre au fait de bien des choſes. Je leur fis part de mes proviſions pour les encourager. Un de leur Clique arrive en riant de toutes ſes forces. Il nous conta qu'un Voiſin étant couché avec ſa Voiſine, le Mari étoit venu plûtôt qu'on ne l'atendoit, que le Galant n'avoit

voit eu que le tems de ſe ſauver, en laiſſant une Robe neuve, miſe pour la prémier fois. Le Mari ſurpris de la voir, ſa Femme lui dit, que l'aiant trouvée à grand marché, elle en avoit fait emplette. Il l'eſſaie. Elle lui va parfaitement. Le prix n'étoit pas la moitié de ſa juſte valeur. Surcroit de joie. La Femme ne s'en trouva que mieux. Ce Mari vint me voir ſur la place. On me le fit conoitre. *Mon Ami*, lui dis-je, *promenez cette Robe par toutes les Ruës d'Athènes, elle ofre une grande nouveauté.* Hé quoi donc, me dit-il? *C'eſt*, lui répondis-je, *que les Homes ordinaires portent les Préſens de leurs Femmes ſur le front & que vous les portez ſur vos épaules.* Les éclats de rire lui firent quiter le lieu. Le Galant de la Dame vint a ſon tour. Que penſez vous de cette Ville, ſage Etranger, me dit-il en m'abordant. *C'eſt la Ville la plus remplie d'Homes judicieux que je conoiſſe.* Coment cela, s'il vous plait, repliqua-t-il? *Vous faites vous même*, lui dis-je, *la preuve de cette vérité. La Femme de vôtre Voiſin vous embraſſe de nuit, & vôtre Robe neuve embraſſe le Voiſin de jour. Que peut on de plus judicieux que ces bienfaits réciproques?* Il décampa bien vite. Ces bons mots coururent bien tôt toute la Ville. Les *Athéniens* aiment fort à rire. Mon expreſſion leur plût. Arrivé

depuis

depuis quelques heures & ſavoir des choſes ſecrètes, c'en étoit aſſez pour me faire regarder bien au deſſus du comun. J'apris qu'un bon Bourgeois, qui avoit trouvé le ſecret de piler certains Aromates, dont il faiſoit une compoſition qui avoit grand débit, s'étoit, tout d'un coup, jetté a corps perdu dans la Philoſophie. Il ne démaroit point du *Licée*, dont il étoit le joüet. Pour réparer ſes abſences, il avoit acheté un Eſclave bien fait & robuſte, qui avec la Femme du nouveau Docteur, faiſoit ſon ouvrage. Dans le tems que la Place étoit la plus garnie de ſpectateurs, il me vint faire ſon compliment, d'un ſtile fleuri & entrecoupé. *Mon Ami*, lui dis-je, *l'abondance ne tardera pas à ſe rendre chez toi.* La bone Déeſſe vous entende, répondit il; ſi je la ſouhaite ce n'eſt que pour mes confréres les Philoſophes, qui ſe négligent un peu trop ſur leurs beſoins. Mais coment viendra-t-elle? *Ne ſais tu pas*, lui repliquai-je, *que tu as deux Pilons à ton Mortier? Lorsque la beſogne ſe fait à double dans une Maiſon, n'eſt ce pas ouvrir à l'abondance une porte bien large?* Je crus que toute l'Aſſemblée rendroit l'Ame, à force d'éclater. Le petit bon Home ſe retira tout d'écontenancé en répétant, pluſieurs fois, *Qu'eſt-ce que cela veut dire? Qu'eſt que cela veut*

veut dire? Un Homme de beaucoup d'eſprit, qui avoit doné pluſieurs Ouvrages en proſe fort eſtimez, & qui a cinquante ans, s'étoit jetté dans la Poëſie, me vint auſſi faire la Cour. *Vous jouez de malheur, nôtre Ami.* Pourquoi cela me dit-il? *C'eſt*, lui répondis-je, *que vous comencez a devenir* fou, *a l'age ou les autres ceſſent de l'être.* Quoi qu'il ne fut pas embaraſſé à la riſpote, il ne lui fut pas poſſible de ſe remettre.

ARISTIPE. Voilà, en vérité, de beaux exploits, bien dignes d'en faire trophée! De quatre miſérables prétendus bons mots, une moitié n'eſt propre qu'à porter la diſcorde & la déſunion dans deux Mènages, qui vivoient en paix: L'autre n'aboutit qu'à te faire de mortels Ennemis, en révanche de ton impertinente indiſcrètion! Si c'eſt ainſi que tu prétens corriger les Homes, tu te trompes groſſiérement. C'eſt, au contraire, un aſſuré moïen de les rendre encore plus mauvais qu'ils ne ſont. Les railleries piquantes & les inſultes malignes, n'eurent jamais le droit de doner des Leçons ſalutaires. L'afront qu'un Home en reçoit ne le porte qu'à la Vengeance. Mais continue.

DIOGENE. Aprens, mon beau Raiſoneur, que je ſai, auſſi bien que toi, que ce ne ſont que des bagatelles. Je ne les dis que pour t'apren-

t'aprendre le comencement de ma réputation. Voici quelque choſe de plus grave. Un jeune Sénateur de beaucoup de mérite, fort eſtimé, fut fait Archonte par le Peuple, qui crût lui devoir cette juſtice, quoi qu'il ne fût pas d'une Famille fort ancienne. Il en parût d'abord ſi reconoiſſant, qu'un Citoïen lui dit, avec franchiſe, vous n'avez qu'à continuer à vous reſſembler, nous vous aimerons toûjours. Mais ſoit que cela vint d'un foible ataché à l'Humanité, ou par d'autres cauſes, il ſe rendit haut & fier. Pour comble de mal, il mêloit, dans ce qui regardoit ſon Emploi, de l'humeur & de la paſſion. Conduite trés blamable dans tout Magiſtrat, qui ne doit jamais avoir en vûe que le Bien public & la Juſtice, ſans acception de qui que ce ſoit. Je ſavois tout cela. Il me vint voir; m'interogea d'un ton de Maitre : Hé bien, Diogène, que dis tu de bon? Coment te trouves-tu de ta ſituation? *Fort bien*, lui répondis-je; *Jupiter m'avoit placé a peu près au centre. Je me ſuis mis* de mon Chef *au plus bas degré. Par là je ne cours* aucun riſque. *Pour toi que le Peuple a élevé, en te conſiderant ſous un beau point de vue, tu dois faire atention à répondre à ſon atente, ſinon il peut te rendre encore plus* PETIT *qu'il ne t'a fait* GRAND. Les

aplaudiſſemens mirent le comble à ſa confuſion. C'étoit à lui à ſe coriger. Mille traits de cette eſpèce & de divers genres firent voler ma réputation par toute la Grèce. - Il n'y eût Fils de bone Mére, qui ne voulût me voir. Jamais l'Oracle de *Delphes* ne reçût tant de viſites. J'aurois fait une Fortune immenſe par les dons que l'on m'ofroit ; mais j'avois renoncé aux Biens trompeurs de la Fortune. J'ai tenu & je tiendrai ma parole. Il n'y eût pas juſqu'au Roi de *Macédoine*, le fougueux ALEXANDRE, qui ne voulut s'entretenir avec moi. Tu ſais ce que je lui dis & ſa réponſe. Que diras tu toi même, d'une Profeſſion enviée par un grand Conquèrant, qui eſt moins redoutable avec ſes Troupes, que moi ſeul contre tout le Genre Humain ?

ARISTIPE. Sors d'ici, Malheureux ! Va prendre ta place entre les Furies.

DIOGENE. Que veux tu dire, parle ? De par *Momus*, je crois que tu extravagues. Ne fais je pas la guerre aux Vices ? Si les Vicieux ne ſe corigent pas, je les empêche, au moins, d'aller la tête levée. J'en arrête d'autres. Je fronde l'orgueil, le luxé & l'injuſtice. Tout cela eſt au profit du Public, qui le ſent bien, puiſqu'il s'y plait, & qu'il me protège.

ARISTIPE. Ce prétendu Public n'eſt au-

tré que la Canaille, qui ſe conſole de ſa miſére en aplaudiſſant à tes médiſances contre les honêtes Gens. Tu te vantes préciſément de ce qui devroit te faire doner mille coups détriviéres & enſuite te précipiter du haut du Rocher de *Leucade*. Tu mets, par tes coups de langues, toute une Ville en combuſtion. Tu déſunis des Ménages. Tu portes les Enfans à mépriſer leurs Parens & leurs Supérieurs, en rendant leurs défauts publics. Tu te fais haïr mortellement des Gens de bien. Le Public éclairé te regarde come un Fou, dont les ſaillies ſont ſans conſéquence. Aprens que ſi je voulois me mettre ſur le pied de clabauder & de mordre, je m'en aquiterois aiſément & mieux que tu ne le fais. Du moins ne le ferois-je pas auſſi groſſiérement & ſans un motif juſte & bien fondé.

DIOGENE. Tu crois, peut-être, que ſi je voulois me rendre Paraſite & Flateur, je ne m'en tirerois pas auſſi bien que toi & beaucoup mieux?

ARISTIPE. Je t'en défie. Eſſaie un peu, pour voir. Supoſons que je ſois le Maitre qui régale. Fais moi ton compliment d'entrée. Voïons come tu fais le gracieux.

DIOGENE. Je le veux bien. Seigneur je viens vous viſiter, parce que je ſais que vous mettez vôtre honeur a régaler des Gens de mérite & d'autres. Par conſéquent j'ai

lieu de croire que vous ſerez charmé que j'entre dans vos deſirs. C'eſt....

ARISTIPE. Ah, Ah, Ah. Ahi, Ahi, Ahi. Hou, hou, Ouf!

DIOGENE. Que Diable as-tu tant à rire? Répons donc, Animal?

ARISTIPE. Vous mettez vôtre honeur à traiter! Ah, ah, ah. Des Gens de mérite & d'autres, & d'autres! Ahi, ahi, ahi. Vous ſerez charmé que j'entre! Hou, hou, hou; que j'entre dans vos deſirs! Ah, ah; ahi, ahi; hou hou ouf!

DIOGENE. Que la peſte te crève, inſatiable Rieur! Veux tu finir une fois?

ARISTIPE. Mais ne vois-tu pas que dire a un Home, qu'il met ſon honeur à doner un Repas, c'eſt lui débiter, tout au moins, une impertinence? Tu ajoutes, des Gens de mérite & d'autres. Qui ſont ces autres? Sont-ce des Gens qui n'en ont point, ou qu'eſt-ce? Vous ſerez charmé que j'entre dans vos deſirs. Dis moi, où as-tu apris cette belle Logique, cette diction brillante, & ces riches expreſſions, pour captiver l'eſtime d'un Home de goût?

DIOGENE. Je crois que ce Goinfre là me fera tourner la cervelle. Tant-y-a que ma maniére d'agir eſt mille fois plus utile aux Home que la tienne.

ARISTIPE. Et moi, je ſoutiens le contraire. Je n'en rabatrois pas un iota.

DIOGENE. Qui veux tu qui nous juge dans un ſemblable Diférent?

ARISTIPE. Je vois paſſer le ſage *Socrate*. Je vais te l'amener.

SOCRATE. Quel eſt donc le démêlé que vous avez enſemble?

DIOGENE. Ce marouſle de Philoſophe, qui n'eſt plus qu'un miſerable Paraſite & un lâche Flateur, ſe vante hardiment qu'il eſt utile aux Homes; qu'il les rend contens d'eux-mêmes; que par ce moïen il contribue à leur Santé. Puis il conclut que les faſtueux le nourriſſent & que les gourmands l'habillent; enfin cent autres impertinences, plus ou moins ridicules que celles-là.

ARISTIPE. Cet enragé de Cinique prétend qu'il corrige les Vicieux; qu'il arrête ceux qui voudroient le devenir; que le Public en profite, tendis que ſes impudens traits de Médiſance ne ſont propres qu'à tout mettre en déſunion. Il eſt queſtion de ſavoir, lequel de nous deux a pris le parti le plus utile à la Societé. Sage *Socrate* jugez nous; Vous que l'Oracle a déclaré le plus ſage des Mortels, qui conoiſſez parfaitement l'Home, ſa nature, ſon goût & ſes beſoins. Je m'en raporte entiérement à vôtre équitable déciſion.

DIOGENE. J'en dis tout autant. Vous ſavez, *Sage Socrate*, que je n'ai jamais dit le moindre petit mot ſur vôtre compte. Vous

ignorez, moins que qui ce ſoit, qu'en flatant les vicieux, c'eſt le moïen d'encourager le vice & de le rendre encore plus à la mode qu'il n'eſt. Prononcez.

SOCRATE. Un Flateur & un Médiſant peuvent être comparez à la *Grenouille* & au *Scorpion*. Il n'y a que les Foux, les Sots & ceux d'un goût dépravé qui puiſſent ſe plaire aux croaſſemens monotones de celle-là, & ſe mettre en grands fraix pour ſe procurer ſouvent une Muſique auſſi peu capable d'élever l'Ame, que de ſatisfaire le bon goût & la ſaine Raiſon. Le *Scorpion*, ſans ſe mettre en peine de faire aucun bien, ſe livre naturellement à ſa diſpoſition maligne & vindicative: Il pique, avec auſſi peu de diſcernement, les Perſones vertueuſes & de mérite, que les Sots, les Fourbes & autres ſujets d'un caractère équivalent. Bonjour.

DIOGENE. Serviteur à ma Comére la *Grenouille*. Va-t'en croaſſer dans tes Marais bourbeux. Mais n'oublie pas au moins de remplir de la vaſe la plus graſſe, les Poches imperceptibles de ton invention.

ARISTIPE. Malheur à toi intraitable *Scorpion*. Plaiſe à la ſage MINERVE, que la prémiére piquure que tu feras, ſoit à quelque Perſonage aſſez fort & puiſſant pour t'écraſer ſur la plaïe, ſans miſéricorde!

STAN-

STANCES sur la Goute.

A Monsieur J* L* L****.

Sans que d'un Sol ait grossi ma fortune,
D'un mal cuisant j'ai ressenti les traits:
La Goute, *Ami, déploiant sa rancune,*
Rend mon bon pied pire que le mauvais.
Mon Médecin, qu'avec raison j'estime,
Mais par malheur grand partisan de l'Eau,
Veut m'obliger à suivre son régime;
Il me condamne à fermer mon Caveau.
Quand on a droit volontiers on dispute.
J'ai soutenu qu'il me faloit du Vin:
De mes discours c'étoit la noble chûte.
Bûvez de l'Eau, disoit mon Médecin.
Mon Chirurgien présent à la visite,
Sans héziter, me dit, d'un ton gaillard,
Faites quitance au Vin, mais au plus vite;
Il faut ploïer sous les règles de l'Art.
Pour le plaisir quelle afreuse traverse!
Me soumettrai-je à l'ordre rigoureux?
Non! Je soutiens que leur règle est inverse,
Qu'elle rendra tout mon Corps langoureux.
En défendant son droit avec courage,
L'on tire mieux parti de ses débats.
Car tenant bon pour le joïeux Breuvage
Ils m'ont permis un Verre par Repas.

Le Vin que j'ai n'eſt que de mon Domaine ;
Pour le ſentir, il faut boire trois coups.
N'en boire qu'un ! C'eſt agraver la peine,
C'eſt ſe priver du plaiſir le plus doux !
N'aurois tu point quelque Vin dans ta Cave,
Dont un ſeul Verre en valut trois du mien ?
Qu'il ſoit du Cap, *de* Samos, *ou de* Grave,
S'il eſt bien fort, il ſera mon ſoutien.
Pour corriger ma demande importune,
Je veux y mettre une condition ;
Je te rendrai trois Bouteilles pour une ;
Veux tu ſouſcrire à la Convention ?
Je conois bien ton humeur généreuſe,
Suivant les cas elle prévient le choc.
Mais come ici, la choſe eſt épineuſe,
Mon deſir eſt de m'en tenir au troc.
Si cependant tu voulois le contraire,
De peur qu'un troc déplût au Médecin,
Trés cher Ami, tu peux te ſatisfaire,
Ce ne ſera jamais qu'à bon deſſein.
Du facheux Mal qui m'a mis en déroute,
Que le Deſtin t'évite la rigueur !
Pour tous les deux je garderai la Goute :
Mais garde moi quelque part dans ton Cœur.

GENEVE. M. D. M*******.

On a répondu, à ces Stances, avec ſix Bouteilles d'excellent Vin de Malaga. Que l'on vienne dire, après cela, que dans ce Siécle les Vers ne produiſent rien ?

ODE ſur les Richeſſes.

Sous le voile épais du preſtige
Mes Yeux ſont ils envelopés ?
Par l'aparance du prodige
Mes regards ſeroïent ils trompés ? ....
Dans le lointain un Temple s'ouvre ....
Plus j'avance, plus j'y découvre
Les travaux du Luxe & de l'Art :
Là paroit l'aveugle Fortune
Sur la foule qui l'importune
Jettant ſes faveurs au hazard.

Le Caprice vole autour d'elle,
Fier de ſon injuſte pouvoir,
Et d'un coup leger de ſon Aile
Ecarte le timide Eſpoir.
La Flaterie & la Baſſeſſe
Rampant aux pieds de la Déeſſe
La ſeduiſent par leurs reſpects.
La noire Envie & l'Impudence,
De l'Avarice qui l'encence
Rendent les homages ſuſpects.

Au milieu de ce Sanctuaire,
S'élève un ſacrilège Autel.
Le ſang coule ; je vois le Frère

Victi-

Victime d'un Frère cruel.
Mœurs, Probité, Vertu, Juſtice,
Tout entre dans le Sacrifice
D'un Cœur avide de Tréſors.
Faut il être Epoux homicide,
Sujet rebelle, Ami perfide ?
L'Intérêt eſt tout ſans remords.

Dans ſes deſirs rien ne l'arête.
Pour coriger les Loix du Sort
Il vole, il expoſe ſa tête
Aux fureurs des Tirans du Nord.
Son Vaiſſeau, batu par l'Orage,
Menace d'un prochain naufrage ;
La peur glace les Matelots ;
En ce péril, ſeul intrépide,
Dans la ſoif du gain qui le guide,
Il brave les Vents & les Flots.

Que ne peut cette Ame ſervile
Conoitre ce qu'elle pourſuit !
C'eſt un bien dont l'éclat fragile
S'éclipſe au moment qu'il nous luit.
Or ſéducteur, préſent funeſte,
Par toi la vengeance céleſte
Punit un Cœur intéreſſé.
Dans les Mortels dont tu diſpoſes,
Tu fais plus de métamorphoſes,
Que les Breuvages de Circé.

Tant

Tant qu'à la Pauvreté contente
Le Romain *dreſſa des Autels*,
Une Vertu toûjours conſtante
L'égala preſque aux Imortels.
Mais quand, par les biens qu'il prodigue,
Plutus *eût fait naitre la brigue*,
Et corrompu le Magiſtrat,
Rome *à l'inſtant changea de face*;
L'Intérêt qu'excite l'Audace,
Décida ſeul dans le Sénat.

L'Honeur perſécuté s'éxile;
Le Crime ne ſe cache plus;
La Sainteté n'a plus d'Azile
Contre l'atentat de Baſſus.
Au vil Préteur de Siracuſe
*Des Vols faits au bord d'*Aréthuſe
Le Tibre *vend l'impunité*;
Clodius *devient ſacrilège*
Et de Thémis, *qui le protège*,
L'Or fait trébucher l'Equité.

Jamais tes flateuſes promeſſes
Ne pourront ravir mon Encens:
Prodigue à d'autres tes careſſes,
Trompeuſe Idole, j'y conſens.
Victimes des viciſſitudes,
C'eſt par des épreuves trop rudes,
Que nous obtenons tes bienfaits.

Quand

Quand tu fixerois tes Caprices,
Me pairois-tu les Sacrifices,
Que mon lache Cœur t'auroit faits?

Dans ces lieux consacrés au faste,
Palais où l'Art s'est épuisé,
De ris, de pleurs, Dieux! quel contraste
Frape mon Oeil désabusé!
Le dédain, qui veille à la porte,
N'en écarte point la cohorte
Des soins, des chagrins, du dégout:
Quel est donc ton bonheur suprême,
Riche, si dans le plaisir même,
Les ennuis empoisonent tout?

Chez les Grands, jusques sur le Trône,
Les soucis fixent leur séjour.
Si la pompe vous environe,
Le trouble grossit vôtre Cour.
Princes, forcés de vous contraindre,
Vous soufrés sans oser vous plaindre,
Vôtre grandeur vous fait la loi.
Aléxandre, *couvert de gloire,*
Soupire au sein de la Victoire;
En lui l'Home trahit le Roi.

Tremblés, Enfans de la Fortune,
Qui bravés les Dieux & les Loix!
La Vie, à vous même importune,

Du

Du Ciel déja venge les droits.
Du ſang la maſſe empoiſonée,
Fruit d'une licence éfrénée,
D'un ſuc mortel nourrit le Corps;
A l'épurer l'Art qui s'obſtine,
Aigrit la douleur qui vous mine,
Le déſeſpoir ſuit les remords.

Ah! ſi vos chaines ſont dorées,
Les Nœuds en ſont ils moins preſſans?
Vos Ames ſans ceſſe alterées,
Ont mille beſoins renaiſſans:
Vous gémiſſés dans l'abondance;
Contre vous, de vôtre indigence,
L'aveu ſecrét a prévalu.
Vos Tréſors ſont vôtre miſére,
Tandis que dans le néceſſaire,
Je trouve encore le ſuperflu.

LET-

LETTRE
SUR L'AGRICULTURE.

MONSIEUR,

VOUS comencés à prendre du goût pour l'Agriculture. Je n'en ſuis pas ſurpris. Cette ocupation eſt ſi utile, elle eſt ſi agréable, que je m'étone plûtôt que vous aiés atendu ſi long-tems à vous y atacher? „ Il „ n'eſt rien de meilleur que l'Agriculture, „ dit CICERON, rien de plus utile, rien „ de plus doux, rien de plus digne d'un „ Home libre. " *Nihil eſt agriculturâ melius, nihil utilius, nihil dulcius, nihil homine libero dignius.* De Offic. lib. I. Avec ce goût, vous ne ſauriés être placé plus avantageuſement que vous l'êtes, puis que, ſans quiter vôtre ſéjour ordinaire, ſans négliger vos autres afaires, & ſans abandoner les fonctions de vos Emplois, vous pouvés veiller ſur vos Terres, & diriger vos Ouvriers. C'eſt auſſi ce qu'il faut abſolument. Soïez ſur, *Monſieur*, que le Laboureur le plus fidèle a beſoin d'être encouragé par l'œil du Maître; & que la routine de l'Ouvrier le plus expérimenté eſt, tous les jours, corri-

gée

gée par la théorie d'un Philoſophe atentif. „ Une Campagne ſoufre toûjours de l'igno- „ rance ou de la négligence du Proprietaire, „ lors que, s'en raportant aux diſcours de „ ſon Fermier, il ne lui done pas des inſ- „ tructions. C'eſt ce que dit Columelle, *Infelix ager cujus Dominus Villicum audit, non docet.* Colum. Lib. II.

Vous exigés de moi, *Monſieur*, que je vous done des lumiéres ſur l'Agriculture, après vous en avoir doné le goût. Je voudrois être en état de vous ſatisfaire pleinement; mais je n'ai à vous propoſer que quelques pratiques, qui n'ont même rien de fort extraordinaire. Vous trouveriés, ſans doute, plus de ſecours dans des Converſations avec les Oeconomes de vôtre Ville. Il faudroit même, ſi la choſe étoit pratiquable, former avec les plus notables, une Societé règlée, dont les entretiens rouleroient ſur la Culture de vos Terres: De pareilles Converſations en vaudroient ſûrement bien d'autres. Elles ſeroient admirables, pour rapeller ce qu'on a déja obſervé, pour doner de nouvelles vuës, pour exciter à faire de nouvelles expériences, pour corriger, ou pour perfectioner d'anciennes pratiques, pour mettre en honeur un Art ſi excellent, pour répandre, en un mot, un goût d'Agriculture abſolument

ment néceſſaire pour y réüſſir. Nous en avons une preuve ſenſible en *Suède*, où l'Agriculture eſt devenuë la Science générale, & l'Art à la mode, depuis que les Seigneurs, & les Docteurs, qui compoſent l'Académie Roïale en ont fait un des principaux ſujets de leurs Diſſertations.

Vous ſouhaiteriés, ſur tout, *Monſieur*, de faire valoir vos Champs, & de les rendre fertiles. C'eſt là penſer en bon Patriote. La véritable richeſſe d'un Païs eſt la production du Blé. Un Peuple ſera toûjours pauvre & dépendant, dès qu'il ſera obligé de le tirer de l'Etranger. L'*Eſpagne*, avec tout l'Or du *Pérou*, ne ſauroit ſe tirer de la ſujettion, & de l'indigence même, tant qu'elle négligera l'Agriculture.

Vous ne vous atendés pas, *Monſieur*, que je ſuive pié à pié, & par ordre, toutes les façons, qu'éxige la bone Culture des Champs. Je laiſſe au Laboureur & à l'expérience le ſoin de vous inſtruire de ce détail, que vous conoiſſés même déja en bone partie. Il me ſufira de vous propoſer quelques pratiques moins conuës.

Je crois donc que pour tirer de vos Champs tout le produit, dont ils ſont ſuſceptibles, il faut leur doner un labour immédiatement après la Moiſſon. Toutes les Perſones, qui ſui-

ſuivent cette méthode, s'en trouvent fort bien. Par là on done de l'air à la terre, qui en reçoit les fertiles influences; on y facilite l'entrée des pluies & des roſées; on en tüe les mauvaiſes herbes, avant que les Graines aient pû meurir, & ſe ſemer; on fait périr infailliblement les racines, en les expoſant à l'ardeur du Soleil, qui, dans cette Saiſon, eſt dans toute ſa force; on empêche à la terre de travailler, & on lui fournit un engrais certain, par le chaume qu'on enferme dans ſon ſein. La moitié de ces raiſons devroient ſufire, pour rendre générale ma pratique, dont l'utilité eſt ſi manifeſte.

Un ſecond avis, que je vous done, eſt de ſuivre la méthode uſitée en divers lieux, par des Laboureurs trés entendus, qui, à chaque labour, changent de direction à leur Charrue. En binant, ils donent le coup de Charrue en travers, & en tierçant ils diſpoſent les Sillons dans le même ſens, qu'ils leur avoient doné dans le prémier labour. Ces traits, qui ſe coupent à angles droits, ſervent à rendre la terre plus meuble, à mieux détruire les racines & les mauvaiſes herbes: Par là on prévient en bone partie cette courbure, qui ſe remarque comunément dans les Champs; vous les voiés

enfoncés au milieu, tandis que les deux extrémités ſont relevées par les terres, que le ſoc, peu à peu, y a conduit.

Tout cela vaut bien la peine qu'on prenne cette précaution, lors, du moins, que la nature du terrein pourra le permettre; & elle le permettra toûjours, ſi la largeur du Champ eſt proportionée à ſa longueur, & qu'il n'ait pas trop de pente. Voila, MONSIEUR, un Echantillon de mes idées ſûr le labour même des Champs.

Je paſſe aux Semences que vous devés emploier. C'eſt ici un Article eſſentiel, & qui demande des atentions particuliéres. Il ne faut rien négliger, pour les avoir de bones qualités, bien nourries, & nettes. Car du choix des Semences dépend la bonté, & l'abondance de la Récolte, dans ces Païs ſur tout, où les Blés biſent, & dégénérent ſenſiblement: Inconvénient qu'on préviendra, autant qu'il eſt poſſible, par le choix des Semences.

D'abord, vous aurés atention de ne jamais emploier pour Semence, que des Graines parvenuës, ſur la plante même, à une parfaite maturité. Un Froment peut être plus brillant, & plus vendable, lors qu'il a mûri ſur le chaume; mais celui, que vous deſtinés à enſemencer vos terres, doit avoir aquis

aquis cette maturité ſur ſon pié, & profité de toute la ſubſtance que la terre étoit capable de lui fournir. S'il n'a pas ateint ce degré de perfection, n'atendez pas de la vigueur, & de la force dans ſes germes, & dans ſes productions. Et, comme tous les Grains d'un Champ, quoi que bien mûrs en général, ne ſauroient également parvenir à une maturité parfaite, il faut, pour en faire la diſtinction, ne prendre que ceux qui ſe détacheront de l'Epi, ſans emploier toute la violence du fléau. Pour cela il n'y a pas grand miſtère. Faites batre à moitié vos Gerbes, mettez à part les Grains qui ſeront ſortis par ces prémiers coups, & réſervés les pour vos Semences. Achevez de batre, & le reſte du Grain vous ſervira pour toute autre choſe. Il n'y a pas à cela beaucoup de peine, come vous voiés, & vous ſerés bien dédomagé par l'excellence des Graines, que de pareilles Semences produiront. Les Jardiniers conoiſſent mieux que perſone le prix des Semences parfaitement mûres. Ils recomandent, ſur toutes choſes, de les cueillir ſur les plantes les plus fortes, & ſur les plus vigoureux, & come, diſent-ils, elles dégénérent toûjours aſſés, on ne peut les choiſir trop bien; auſſi ne ſèment-ils dans leurs Jardins, que les plus parfaites. Et à

cet égard, ils méritent particuliérement créance, puis qu'ils ſuivent mieux que les Laboureurs la naiſſance & l'accroiſſement de leurs Plantes, qu'ils ne perdent, pour ainſi dire, aucun inſtant de vue.

La ſeule choſe qu'il y a auſſi à craindre, en laiſſant parvenir a une ſi grand maturité les Graines, que vous deſtinés pour ſemer, c'eſt que les meilleurs grains ne ſe perdent en moiſſonnant; mais on préviendra cet accident, en coupant ces blés par un tems couvert, ou dès le point du jour, avant que le Soleil ſoit dans ſa force.

Vous rendrés ces Semences encore plus parfaites, MONSIEUR, & vous empêcherés vos Blés de *biſer*, ſi vous n'emploiés jamais, pour enſemencer vos Terres, que des Fromens recueillis l'Année précédente, c'eſt à dire des Fromens de la pénultiéme Récolte: C'eſt une méthode que j'ai vû pratiquer avec un trés grand ſuccès, & que je vous garantis bonne quoi qu'en puiſſent dire pluſieurs Oeconomes, qui aſſûrent comunément, *qu'on ne peut faire de Semence que du Blé nouveau.* Bien entendu que vous empêcherés que cette Graine ne s'échaufe: Et vous y réüſſirés en la plaçant dans un lieu ſec, percé, autant qu'il ſe peut du Nord au Sud, en l'étendant ſur le Plancher,

à

à cinq ou six doigts d'épaisseur, en la remuant, & en lui donant de l'air avec la pèle, & plus ou moins frèquemment à proportion de l'épaisseur que vous aurés doné à la couche. Par là les Grains foibles, & mal nourris se rétresciront considérablement, & passeront avec facilité à travers le Crible. Si cependant il vous restoit quelque doute, & que vous craignissiés que les germes de vôtre Froment n'eussent soufert, jettés en quelques Grains sur une planche de vôtre Jardin, afin que s'il lève, vous en semiés avec confiance, & que s'il ne lève pas, vous vous serviés, suivant la coutume, du Blé de la derniére Récolte.

Mais tout cela ne doit pas vous empêcher de trier à la main ou sur la table vos Semences, celles du moins que vous vous proposés de jetter dans le Champ destiné à fournir vos Semences futures. Pour les autres, il sufira de les nétoier, les passant par le Crible. Vous avés été trop souvent témoin de cet ouvrage & de son utilité, pour qu'il soit néceſſaire de vous en dire davantage.

Enfin je crois, *Monsieur*, qu'il ne manquera rien à vos Semences, si vous en changés de tems en tems. L'éxacte obſervation des Règles, que je viens d'indiquer, peu-

vent bien rendre moins néceſſaires, & plus rares ces changemens; mais ils ne ſauroient en diſpenſer entiérement. Sans cela, il faudroit changer tous les trois ou quatre ans, au lieu qu'avec ces précautions, vous pouvés, ſans crainte qu'il dégénére, vous ſervir de Grain provenant du même terrein, huit, ou même dix, années. Mais, dans le fond, cela dépend de l'expérience, qui vous inſtruira mille fois mieux que tous les Préceptes, du beſoin que vos Graines peuvent avoir de ce renouvellement. Et, pour renouveller vos Semences, il faut obſerver de les tirer de Terres plus arides que celles que vous avés deſſein d'enſemencer; Afin que ce nouveau Grain, trouvant plus de nourriture, y fructifie davantage. C'eſt pour cette raiſon que les Orges, & les Froments de Montagne réuſſiſſent ſi bien dans les Plaines, come l'ont expérimenté tous ceux qui donent quelque atention à la Culture des Champs. Je pourrois encore ici alléguer l'expérience des Jardiniers, qui ne négligent jamais de renouveller leurs Graines, & de perfectioner par ce moïen les Plantes de leurs Jardins.

J'aprendrai avec plaiſir que ce petit nombre d'Obſervations puiſſent vous être de quelqu'utilité. Je ſuis &c.

O... le 1. *Septembre* 1751. *B.....*

LETTRE

Aux Editeurs, en leur envoïant quelques Observations philoſophiques & médicinales.

IL faut marcher droit, *Meſſieurs*, dans vôtre Journal, & prendre garde de ne pas broncher; car autrement on vous relève aſſés rudement; témoin la maniére dont on a ataqué l'Auteur de la prémiére Lettre ſur l'*Inoculation*, inſerée dans le Journal de Mai. Cet Auteur a été aſſés maltraité par ſes Critiques, qui auroient voulu pouvoir l'écraſer ſous le poids de leur Erudition. Il s'y atendoit; ainſi il n'a été ſurpris ni de l'étalage des ſavantes Citations, ni de l'aigreur qui les acompagne. L'un qui date ſes Réflexions de *Motier Travers*, & que je crois être le même que celui qui a daté une de ces Lettres critiques de *Buttes*, ſoutient fortement que l'*Inoculation* n'eſt ni néceſſaire ni utile. Les autres le réfutent ſolidement, en démontrant l'importance & l'utilité de cette Méthode. Les acordera qui voudra: Je ne ſuis point aſſés Savant pour terminer cette Quèrelle. Chacun fait valoir come il peut ſon hypothèſe, ſes idées, & ſes préjugés. Pour moi,

qui ne cherche que la Vérité & le Bien-Public, je croirai avoir gagné beaucoup, dans cette Diſpute, ſi la Societé peut en profiter. Mais oſerois-je le dire, à la honte des Homes, on ne les inſtruit guères avec l'apareil d'une vaſte Erudition, qui fatigue ordinairement plus qu'elle n'éclaire. C'eſt pour cela, que, malgré la cenſure, je demeure perſuadé que les prémiéres Lettres ſur l'*Inoculation*, quelques *ſuperficielles* qu'on les nomme, feront plus de fruit, que les ſavantes Obſervations des deux Docteurs de *Genève*, dont j'eſtime beaucoup le ſavoir & le mérite. J'aime à ajouter le poids de leur Autorité, & de leurs Obſervations à celui de la Raiſon & de l'Expérience, que l'Auteur de la prémiére Lettre a mis dans un grand jour. Je ſuis encore convaincu que la Méthode de l'*Inſertion* indiquée dans cette Lettre, imprimée dans vôtre Journal de *Mai*, eſt trés ſufiſante, pour pratiquer heureuſement, & avec ſuccès cette Opération. Je conois des Perſones, qui n'ont point eu d'autre ſecours, que celui qu'ils ont tiré de là, & qui ont réuſſi trés parfaitement. La Réponſe à cette Lettre, qui ſe trouve dans vôtre Journal de *Juin* en fournit une preuve. Quoi que l'Ecrivain de *Motier Travers* aſſure poſitivement que l'Auteur de la prémiére Lettre s'eſt répon-

pondu à lui même, il eſt certain, que ce ſont deux Perſones diférentes; l'un à *Paris*, & l'autre à *Genève*: Le prémier conſulte ſon Ami, ſur l'*Inoculation*; le ſecond lui répond, non en Docteur en Médecine, mais en Home du Monde, qui a conferé avec les Experts, & qui raporte leur ſentiment d'une maniére à ſe faire lire, & écouter. Il eſt trés ſatisfait d'avoir contenté ſon Ami, & doné lieu, en même tems, à des Eclairciſſemens utiles, dont ſa Lettre a été peut-être l'ocaſion. Aux reſte je ſai gré aux Cenſeurs, de n'avoir pas reproché à l'Auteur de la petite Lettre ſur l'*Inoculation*, les fautes d'impreſſion qui ſe trouvent dans cette même Lettre page 430. & que je vous avois prié, *Meſſieurs*, de faire mettre dans l'*Errata*. Il y eſt dit que pour operer l'Inſertion on doit faire une legére inciſion longitudinale au bras, un peu au *deſſus* du Muſcle Humeral. On a fait dans ce peu de mots, trois fautes d'impreſſion; on a mis *longitunaire*, pour longitudinale; *Humeraz*, pour humeral, & au *deſſus*, au lieu de mettre au *deſſous*. Les Lecteurs intelligens pouvoient corriger aiſément les deux prémiéres, mais la troiſiéme eſt plus importante, & peut nuire à l'Opération; ainſi il convient d'en avertir. On ne doit pas négliger, ce me ſemble, la netteté de l'expreſſion, quand elle peut contribuer à la clarté des idées; ni l'é-

légance même du ſtile, lors qu'il peut donner quelque prix à des penſées utiles & importantes. C'eſt peut-être dans les diſputes litéraires où cet agrément eſt le plus néceſſaire; elles ont ſans cela quelque choſe de ſombre, d'aigre & de rebutant. Pour l'intérêt même de la Vérité, on doit la préſenter ſous une figure agréable, & la rendre aimable. Il me ſemble que l'Ecrivain de *Buttes*, qui penſe & qui écrit come celui de *Motier Travers*, ne s'eſt pas trop ſoucié d'obſerver cette délicateſſe, que la Réligion, non moins que le bon Goût, la Raiſon & la Bienſéance, autoriſe. S'il y avoit fait quelque atention, il ſe feroit fait un ſcrupule de quelques duretés, qui lui ſont échapées, mais qu'il n'a certainement pas trouvées dans ſon Catéchiſme, qu'il ſe vante de ſavoir par cœur: Au reſte, come je n'ai rien de perſonel contre lui, n'aiant pas l'honeur de le conoitre, nôtre petite Diſpute ne m'empêchera jamais de rendre juſtice à ſes talens, & à ſes conoiſſances.

On trouvera dans les Obſervations que je vous envoie, quelque choſe ſur l'*Inoculation*, non dans le deſſein de renouveller une querelle, que je crois terminée, & qui pourroit laſſer le Lecteur; mais come une ſuite de mon Plan, qui eſt de renfermer dans un petit eſpace, ce que j'ai trouvé dans pluſieurs

Journaux, d'utile & d'important, ſoit ſur la Médecine, ſoit ſur l'Hiſtoire naturelle : Je tâche de me faire entendre, & de mettre à la portée de tous les Lecteurs ce qui ne l'eſt pas toûjours, par la maniére obſcure ou barbare dont certains Auteurs ſe ſont exprimés : On pourra juger de l'éxécution de mon projet par ce Morceau. Si je ne cite pas mes garans, c'eſt que je ne l'ai pas crû néceſſaire ; mais je le ferai trés exactement ſi le Public paroit le déſirer. Cette peine eſt ſi petite, au prix de celle qu'il faut prendre pour recueillir avec ſoin ce qui eſt épars en pluſieurs Volumes, que je ne voudrois pas même que l'on m'en tint compte. Ceux qui conoiſſent quelle eſt la douceur de compoſer, peuvent dire quel ennui on eſſuïe, quand on ſe réduit à copier les Ouvrages d'autrui. C'eſt véritablement ſacrifier ſon plaiſir à l'utilité publique. L'Erudition peut avoir ſa place, mais à un Home de Lettre, c'eſt ce qui coute le moins, & qui fatigue le plus.

Je ſuis avec beaucoup de conſidération & d'eſtime.

OBSERVATIONS

Philoſophiques & Médicinales.

IL a pluſieurs Monumens trés anciens, qui prouvent que nôtre Continent a été ſubmergé : En voici un trés remarquable. Auprès de *Burges* en *Flandres*, on trouve, à 40. ou 50. pieds de profondeur, une trés grande quantité d'Arbres, auſſi près les uns des autres que dans une Forêt : Les Troncs, les Rameaux, les Feuilles ſe ſont ſi bien conſervés qu'on diſtingue aiſément les diférentes eſpèces d'Arbres. Il y a cinq cents Ans, que cet endroit étoit une Mer. Les Eaux y ont amené 40. ou 50. pieds d'épaiſſeur de terre, & ſe ſont retirées enſuite. Mais coment ont elles pû ſe retirer ? Le mouvement principal des Eaux eſt d'Orient en Occident, auſſi il paroit à Mr. de *Buffon*, à qui je dois cette Remarque, que la Mer a gagné ſur les Côtes Orientales, tant de l'Ancien, que du Nouveau Monde, une eſpace d'environ cinq cents lieües. Il croit que les Golphes & Détroits ont été formés par l'éfort réiteré de l'Océan contre les Terres. Il penſe encore que la *Grande-Bretagne* faiſoit autrefois partie du Continent, & qu'un Flux impétueux aura renverſé l'*Iſthme* par où

cette Isle tenoit à la Terre ferme. Ce qui donc lieu de croire que l'*Angleterre* faisoit partie du Continent, c'est que les Rochers & les Côtes de *Douvres* & de *Calais* sont de même nature, de la même matiére, de la même hauteur. D'ailleurs il y avoit autrefois en *Angleterre* des Loups & des Ours; il n'est pas à présumer qu'ils y soient venus à la Nage, n'y qu'on y ait transporté ces Animaux dangereux.

Il paroit indubitable à Mr. de *Buffon*, que nôtre Globe a long-tems séjourné sous les Eaux, qui l'ont successivement inondé, & qui le couvriront toûjours ainsi, jusqu'à la fin des siécles. Ce sont les Eaux qui ont creusé des profondeurs, élevé des hauteurs, lesquelles dans la suite sont devenues des Continens. Les Montagnes sont sorties aussi, selon lui, du sein de la Mer; elles ont été formées par ses Ondes, qui aïant remüé son fond & y aïant charié des Terres & des Coquilles, l'ont élevé peu à peu, en y déposant un sédiment composé de diverses Matiéres. Ce qui démontre que les Montagnes ont été arrangées come elles le sont, par le mouvement & l'agitation de la Mer, c'est que toutes les parties qui les forment sont placées par couches horizontales, & que dans un grand nombre de ces Couches, il y a des Coquilles & d'autres productions

marines. De plus, on trouve trés ſouvent des Couches de matiéres peſantes, poſées ſur des matiéres legéres; ce qui prouve que les diférents ſédimens ont été amenés & dépoſés ſucceſſivement par les Eaux.

Les Isles ſont nées auſſi de la Mer, ſelon Mr. de *Buffon;* elles ne ſont autre choſe que les parties les plus hautes d'un terrein ſubmergé, & des Montagnes dont la baſe eſt au fond de la Mer.

Le ſentiment de ce célèbre Phiſicien ſur la naiſſance de la Terre, n'eſt pas moins ſingulier. Il prétend que nôtre Globe, & toutes les autres Planettes, ſont originairement de petites parties détachées du Soleil par une Comète, qui dans ſon cours, aura raſé la ſurface de cet Aſtre ou l'aura ſilloné à une petite profondeur. La Terre n'eſt donc autre choſe qu'une petite portion de l'Aſtre qui nous éclaire. Le Soleil, à ſon tour, s'éteindra faute de matiéres combuſtibles, & deviendra une Planette. On ſait que la matiére de l'un & de l'autre eſt la même.

Mr. de *Buffon* regarde les petits Corps en mouvement, qu'on obſerve avec un Microſcope dans les Liqueurs ſéminales, & qui ſemblent y nager, come des *Molecules* organiques vivantes, & non come des Animaux organiſés. Ces *Molecules* ne ſont autre choſe ſelon lui, que la matiére nutritive elle

même, qui s'aſſimile & ſe moule, en quelque ſorte, à chaque partie du Corps de l'Animal par ou elle paſſe, & qui contient tous les *Molecules* analogues aux diférentes parties du Corps de l'Animal, & par conſéquent tous ce qui eſt néceſſaire à la réproduction d'un petit Etre entiérement ſemblable au prémier. On explique mieux par cette Hypothèſe, que par aucune autre, la reſſemblance des Enfans au Pére & à la Mére.

L'*Eléctricité* ofre pluſieurs phènomènes ſinguliers. Mr. *Bianchi*, Médecin à *Turin*, & trés célèbre Anatomiſte, a eſſaïé de purger les Gens, en leur faiſant tenir quelque Drogue dans la main, tandis qu'on les électriſoit. D'autres Phiſiciens ont prétendu guèrir pluſieurs Maladies en rempliſſant le Cilindre électrique de diverſes Drogues, ſuivant l'eſpèce des Maladies. On aſſure que les parties de ces Matiéres ſe ſubtiliſent ſi fort par l'agitation véhémente du Globe électrique, qu'elles s'exhalent entiérement, & que ces émanations pénétrant les Corps du Malade, expoſé lui même à la Commotion, le guèriſſent en peu de tems.

On pouſſe plus loin encore les merveilleux éfets de l'Electricité; on prétend qu'une Montre abſolument dérangée, ſans qu'aucun Horloger pût y rémédier; a repris toute la juſteſſe de ſon mouvement par la

vertu rapi du Cylindre Electrique. On dit encore qu'une Once de Mercure s'eſt tamiſée par les pores du Vaiſſeau de Verre électriſé; qu'elle a rendu couleur de plomp la peau d'un Home apliqué à cette expérience, & qu'elle lui a cauſé une abondante ſalivation.

Mr. *Jallabert*, fameux Profeſſeur en Mathématiques & en Phiſique expérimentale à *Genève*, a guèri un Paralitique, par le moïen de l'Electricité. Mais on peut expliquer cet éfet trés naturellement; il ne ſent point la Fable; & pour le révoquer en doute, il faudroit nier un fait public.

Puis qu'on vient de parler de quelques Remèdes ordinaires, on croit qu'il importe beaucoup de raporter ceux qu'on a trouvé contre la Rage; Maladie auſſi dificile à guèrir qu'elle eſt funeſte. Un Home fut parfaitement guèri après qu'on lui eut jetté ſur le Corps 200. Sçeaux d'Eau.

Mr. *James* croit que les fricions de Mercure ſont un Remède ſouverain & ſûr contre l'*Hydrophobie*. La Poudre de *Palmarin* qu'on a doné avec ſuccès, celle des Ecrévices calcinées, les Scarifications, la brulure de l'endroit mordu, tout cela, quoi que bon, & utile, ne vaut par la friction d'un Onguent compoſé de parties égales de Mercure, de graiſſe humaine & de lard dont on ſe frotte pluſieurs fois. On uſoit en même tems de

la Poudre de *Palmarin* & de la *Coraline*. On emploïe auſſi avec ſuccès le *Turbith Mineral*; Mais rien n'égale l'éficace des Bains réiterés d'Eau froide, ſur tout de celle de la Mer.

La Rage eſt ocaſionée par une ſalive corroſive, qui déſſeîche & déchire les Vaiſſeaux, & dont les parties trés fines & très ſubtiles montent à la tête. Une Femme prit cette Maladie, ſeulement pour avoir rompu avec ſes dents les fils de ſa Robe, qui avoit été déchirée par un Chien enragé. Les Chiens ſont plus ſujets à cette terrible Maladie, parce qu'ils ne ſuent jamais, & que leur Sang ſe trouve chargé de parties groſſiéres & hétérogènes, qui infectent la ſalive. Lors qu'on a eu le malheur d'en être mordu, il eſt bon d'áprocher d'abord de la Plaïe un Fer brûlant, & de l'y tenir auſſi long-tems que le Bleſſé peut le ſuporter. L'agitation des Corpuſcules ignées ouvre les pores, ſubtiliſe le poiſon, & en facilite la ſortie des vaiſſeaux. Les Bains produiſent le même éfet, par la voie des évacuations. On dit qu'un Philoſophe, ſentant un accès de ce mal, ſe fit violence, & que s'étant plongé tout à coup dans l'Eau, il en bût tant qu'il en fut guéri. *Celſe* conſeille de joindre à la Boiſſon & aux Bains d'eau froide, celui que l'on fait avec de l'Huile un peu chaude; il prétend que par là

on évite de trop fortes Convulsions. Mr. *Duhamel* dit, qu'il a vû des Perſones mordues par des Chiens enragés ſuccer le ſang de la Plaie, mettre deſſus du ſel qu'on lioit avec un Linge, & guèrir par ce moïen. Dans les Indes Orientales, où il y a beaucoup d'Animaux vénimeux, la ſuccion y eſt fort pratiquée, mais on a la précaution de ſe laver la bouche immédiatement après avec du ſuc de limon, qui eſt, dit-on, un excellent préſervatif contre la malignité du poiſon.

Quand on a eu la fatalité d'ètre mordu d'un Chien enragé, il ne faut pas s'éfraïer, ni s'endormir; on ne ſauroit trop raſſurer les Malades, ni trop hâter les Remèdes, quoi que les accidens ſe cachent ſous une fauſſe aparence de tranquilité; le Venin ne ſe manifeſte guères qu'au bout de 40. jours, qui eſt le terme funeſte où la fermentation eſt parvenue à ſon dernier degré. Quelquefois ce période eſt plus long, quelquefois beaucoup plus court. Un Home aïant négligé imprudemment la morſure d'un Chien enragé n'en reſſentit les éfets que ſix Mois après; mais auſſi il n'en pût guèrir. Un jeune Home aïant été mordu la veille de ſon Mariage, d'un Chien, qu'il ne ſoupçonoit point d'ètre enragé, & s'étant beaucoup échaufé le ſoir de ſes Nôces, le poiſon ſe dévelopa tout à coup, avec une telle violence, qu'il

déchira, la prémiére nuit de ſon Mariage, ſon Epouſe à belles dents, ſans qu'elle pût ni ſe ſauver, ni ſe défendre.

Au reſte, il faut éviter avec ſoin de doner à ceux qui ſont ataqués de l'*Hydrophobie* *, des Remèdes chauds & acres, qui pourroient agiter le Sang, & l'enflamer. Leur Cerveau n'eſt que trop tendu & trop allumé; ce qui cauſe la fureur dont-ils ſont ateints. C'eſt ce qui fait auſſi, qu'ils ne peuvent regarder l'Eau, ni des Liqueurs tranſparentes, ni un Miroir. Tout cela fait une impreſſion trop vive, ſur un Cerveau échaufé, & ſur des Organes mobiles. La ſaignée, qui vuide les Vaiſſeaux, eſt trés utile; le vomiſſement peut l'ètre auſſi, parce qu'il les décharge; mais il ne faut pas qu'il ſoit violent. On a guèri pluſieurs Perſones en les faiſant vomir, les ſaignant au front, & les nourriſſant de pain & d'eau. Une jeune Fille, 16. jours après avoir été mordüe, fut baignée dans un grand Bain d'Eau de Riviére, plus froide que chaude, où l'on avoit fait diſſoudre un

* A l'ocaſion des Remèdes contre la Rage, nous nous croions obligés de réiterer ici l'Avis intéreſſant que Mr. Oſtervald du Conſeil Etroit de Neûchâtel, a fait doner dans un de nos précédens Journaux, qu'il diſtribuera gratis un Remède expérimenté & trés aſſûré contre la Rage, en faveur de ceux qui s'en trouveroient malheureuſement ateints.

Boiſſeau de ſel, & où on la plongeoit à diverſes repriſes : Elle perdit peu à peu l'horreur quelle avoit pour l'Eau ; enſuite on la fit vomir, & dans l'eſpace d'un Mois elle fut parfaitement guèrie.

Un jeune Home s'étant livré à la colère, & n'aiant pû la décharger ſur ſon Ennemi, ſe vengea en quelque façon ſur lui même, en ſe mordant un doigt de la main ; le lendemain il eut tous les ſimptomes de l'*Hydrophobie* ; c'eſt-à dire, une horreur inſurmontable pour les Liqueurs ; & bien-tôt après il devint véritablement enragé, & ſi furieux qu'à peine pluſieurs Homes pouvoient-ils le tenir. Après avoir jetté beaucoup de bile, il mourut, malgré tous les Remèdes qu'on pût faire. On n'auroit jamais crû qu'un Home pût ſe cauſer la rage à lui même. On a auſſi obſervé qu'un Coup de bec d'un Coq actuellement aux priſes avec un autre Coq, avoit cauſé une *Hydrophobie* mortelle. Un Chien, qui avoit lèché quelques goutes de Sang d'un Chien enragé, qu'on venoit de tuer, prit la même Maladie.

Il y a des poiſons ſi ſubtils, qu'on eſt étoné de leurs éfets. On raporte qu'une jeune Indienne, qui fut préſentée à ALEXANDRE, empoiſonoit par ſon haleine, parce qu'elle mangeoit de l'*Aconit* ; ſans qu'elle en ſentit aucun mal. *Galien* fait mention d'une Femme

d'*Athènes*, qui ſe nourriſſoit de Ciguë. Un *Polonois* faiſoit un bon morceau des groſſes Araignées; & un Paiſan près de *Paris* mangeoit des Crapeaux & avaloit du Fer.

On a parlé, dans le *Journal Helvétique*, de l'Inoculation de la Petite-Vérole; mais l'on n'a point dit, que l'Empereur de la *Chine* envoia en 1624. des Médecins du Palais en *Tartarie*, pour procurer aux Enfans, la Maladie dont il s'agit, & l'on aſſûre que l'opération ſe fit avec ſuccès. Voilà une Miſſion ſinguliére, qui aiant pour objet la ſanté, produit des éfets dont on ne peut conteſter l'utilité. Peut-être aurions nous beſoin d'avoir en *Europe*, quelques uns de ces Miſſionaires, pour convertir les Incrédules, d'un certain genre, qui refuſent de ſe rendre à l'évidence.

L'opération ſe fait à la *Chine*, non par une inciſion qui porte le ferment immédiatement dans le Sang, mais par l'inſpiration. Leurs Médecins pulvériſent les écailles déſſéchées de la Petite-Vérole; ils y mêlent un grain de Muſc; ils en font une pâte avec un peu d'eau, & l'introduiſent dans les narines, avec un peu de coton; ils laiſſent dans le nez ce mélange, pendant 3. ou 4. heures; enſorte que les Narines ſont come des Sillons où les *Chinois* jettent, pour ainſi dire, la

ſemence de la Maladie qu'on veut faire germer. Ils ne font point l'opération pendant l'Eté; & n'uſent pas de la ſaignée. Il y a plus d'un Siécle que cette méthode y eſt pratiquée.

Croiroit-on qu'on pût prolonger ſa vie par la tranſpiration? On raporte, come un fait certain, qu'un Vieillard exténué par les Années & les Maladies, voïant ſa Sœur fort afligée de ſon état, lui promit qu'il vivroit encore 3. jours, pourvû que chaque jour, on lui aportât du pain chaud, dont-il reſpiroit l'odeur & les exhalaiſons: On le fit, & il tint parole.

Pour guèrir certaines Maladies, il ſufit de guèrir l'Imagination. Un Hypocondriaque refuſoit abſolument d'uriner, parce qu'il craignoit d'inonder la Ville. On lui dit que le feu avoit pris par tout; il urina alors abondamment, pour éteindre l'embraſement & ſauver ſa Patrie.

LET-

LETTRE *aux Editeurs, sur la Naissance du* DUC DE BOURGOGNE, *prédite dans les Journaux Helvétiques de Novemb.* 1750. *& Fevrier* 1751.

MESSIEURS,

LE 13. Septembre de la présente Année 1751. est l'Epoque d'un Evénement important, qui met, le comble aux Vœux de la *France*. C'est la Naissance d'un DUC DE BOURGOGNE, d'un Successeur au Trône de la Monarchie Françoise, d'un Héritier des Vertus Rouales & Héroiques du Sang des BOURBONS, de ces Monarques qui ont rendus leurs Noms immortels, HENRI LE GRAND, LOUIS LE JUSTE, LOUIS LE GRAND, LOUIS LE BIEN-AIMÉ. Jour à jamais mémorable! Jour à jamais heureux, qui en perpétuant la Courone, dans la Branche Aînée de l'Auguste Maison de BOURBON, portera sa Gloire, celle de la *France*, & le Bonheur des Peuples, jusques aux Siécles les plus reculez!

Ce même jour, *Messieurs*, est aussi celui de l'acomplissement & du triomphe de mes Prédictions, qui ont promis l'heureuse Naissance de ce Prince. Y eût-il jamais Pré-

diction moins ſuſpecte, moins équivoque & plus poſitive? On ne peut pas dire qu'elle ait été faite après l'Evénement. Vos Journaux, répandus dans les principales Villes de l'*Europe*, manifeſtent inconteſtablement qu'elle l'a précédé de pluſieurs Mois. Rien d'ambigu, rien de louche, rien de ténébreux, aucune expreſſion forcée ou à double ſens ne s'y rencontrent come dans les Oracles de *Delphes*, dans ceux des *Sibilles*, dans les Centuries de *Noſtradamus* &c. Autant ces Oracles & ces prétendûes Prophéties ſont elles obſcures & douteuſes, pour ne pas dire plus, autant mes Prédictions ſur ce grand Evénement, ſont lumineuſes, claires & certaines. Pour mettre ces Véritez dans un plein jour, vous me permettrez de retracer ici les memes termes dont je me ſuis ſervi.

Dans vôtre *Journal de Novembre* 1750. page 476. on y lit ce qui ſuit: *Madame la* DAUPHINE *acoucha d'une Princeſſe, le 26. Août dernier. Cette Naiſſance ſera ſuivie d'une autre, qui répondra aux Vœux de la* France *& de la plus grande partie de l'*Europe, CE SERA CELLE D'UN PRINCE. *Un Poëte a prédit avant moi cette auguſte & déſirée Naiſſance. Il n'avoit pas, pour aprüer ſon Oracle, les certitudes que j'ai, & ce ſera par hazard qu'il aura rencontré; mais je ne ſaurois rendre le mien, & annoncer ce grand & im-*

portant Evénement, en termes plus propres & plus brillans, qu'en me servant de ses mêmes expressions,

La tendre Fleur, qui vient d'éclore,
Est un Gage certain du plus précieux Fruit.
Pouvons nous ignorer, que quand DIEU *fit* L'AURORE,
Ce fut pour annoncer le Soleil, qui la suit?

C'est en particulier l'aparition de ce NOUVEAU SOLEIL DE LA FRANCE, *encore caché sous un autre Hémisphère, qui mettra dans un plein jour la vérité de mes Prédictions. Je prie les Incrédules de suspendre leur jugement jusques alors.*

En parlant, dans vôtre Journal de Fév. 1751. pag. 175. & 176. de la Naissance du jeune Prince de *Parme*, conforme aussi à ma Prédiction, je confirmai celle qui concernoit la Naissance d'un Duc de *Bourgogne*, & voici coment je m'énonçai: *Je me félicite extrêmement de ce que bien tôt le grand Evénement, qui doit si fort contribüer au bonheur de la France, viendra encore confirmer mes Prédictions. En efet, je vous prie de vous rapeller, Messieurs, que c'est principalement les Couches de Madame la Dauphine, qui doivent déterminer la justesse de mes Calculs; & come toutes les Nouvelles nous annoncent la Grossesse de cette Princesse, ce moment décisif*

ne peut plus être fort éloigné. Puis que, malgré un intervale de LO. *ans, dans les Couches de Madame la Ducheſſe de* PARME, *je ne me ſuis point trompé, je ſuis certain que par raport à Madame la Dauphine, le ſuccès répondra également aux Vœux de la France, aux Souhaits de l'Europe & à ma Prédiction.*

Telles ont été les Expreſſions dont je me ſuis ſervi pour prédire, avec une pleine confiance, la Venüe de ce Nouveau *Soleil de la France*, qui, come au Poëte Auteur du Quatrain raporté ci-devant, m'avoit été anoncée par l'*Aurore* qui l'a précédé.

Ô mémorable Jour! Jour à jamais heureux!
Trois Soleils déſormais éclaireront la France:
Ces Aſtres bien-faiſans, ces Aſtres lumineux,
Vont répandre par tout, leur bénigne influence!

Si ma Prédiction eſt certaine, l'Acompliſſement ne l'eſt pas moins. Les Nouvelles publiques nous en aſſûrent, le Bruit du Canon, les Fêtes donées dans nôtre Voiſinage, celles que l'on prépare, les Médailles frapées à cette ocaſion, tout certifie ce grand Evénement. Une Médaille que j'ai en mains, dont S. E. M. le Marquis DE PAULMY D'ARGENSON, Ambaſſadeur du Roi, auprès du LOUABLE CORPS HELVETIQUE, a fait jetter un grand nombre au Peuple à *Soleure*, me fait conoitre le Jour

certain de cette Naiſſance. Voici l'Inſcription qu'on y lit d'un côté : *Dux Burgundiæ Naſcens D.* 13. *Sept.* 1751. Et au milieu : *Gallia fit partu felix.* Au revers il y a ces mots : *Sparſa Publ. Solodoro Marq. a Paulmy Reg. Legato* ; & au milieu *Lætantur Amici.* Pouvant compter dès là ſur le Jour précis de cette Naiſſance, j'oſe faire une nouvelle Prédiction, & annoncer avec la même confiance, que Madame la DAUPHINE, à ſes prémiéres Couches, donera encore un Prince à la *France.* C'eſt ce que je vous prie, *Meſſieurs*, de rendre public dans vôtre Journal, afin que lors que ce nouvel Evénement arrivera, il me ſerve pareillement à conſtater & la Prédiction & l'Acompliſſement. J'ai l'honeur d'être &c.

BERNE *le* 18. *Sept.* 1751. JELE LIBERAT.

****

LETTRE *à Mr.* D'ARNAUD, *ſur les Réjouiſſances faites à* GENEVE, *le* 30. *Septembre* 1751. *à l'ocaſion de la Naiſſance d'un* DUC DE BOURGOGNE.

VOus me demandez, MONSIEUR, le récit de ce qui s'eſt paſſé à GENEVE, le Jeudi 30. Septembre, Jour des Illuminations que fit cette Ville, à l'ocaſion de la Naiſſance de M. LE DUC DE BOURGOGNE. On en fit autant, à la Naiſſance de M. LE DAUPHIN ſon Pére. L'on doit

ce témoignage de joïe à l'auguſte Protection que la France acorde à nôtre République, à ſes Bienfaits puiſſans & continués. M. *de Montpéroux*, Réſident de cette Cour, qui honore nôtre Patrie d'une afection particuliére, & qui y eſt aimé, eſtimé & reſpecté, mérité bien auſſi, que nous lui en marquions nôtre reconoiſſance, en concourant avec lui à la célébration d'une Fête, qu'il a rendüe plus agréable & plus ſolemnelle, par un grand & ſplendide Repas, qu'il a doné au Conſeil & à pluſieurs Etrangers de diſtinction, qui ont été témoins de nos Réjouïſſances. Nos Canons ont fait rétentir, au loin, les Santés durant ce Feſtin. Vous jugez bien, qu'on n'a pas oublié celles du Roi, de la Reine, du Dauphin, de Madame la Dauphine, & celle de l'Auguſte Prince, dont on célébroit en quelque ſorte la Naiſſance, qui aſſûre le repos & le bonheur de la *France*, l'on peut même ajouter la paix & la félicité de l'*Europe*.

Au bruit du Canon a ſuccédé une Simphonie plus douce & plus agréable; c'eſt celle des Inſtrumens qui ſe ſont fait entendre au Bal magnifique que dona le même jour Mr. le Réſident, à plus de quatre cent Dames, & autant de Cavaliers. Répréſentez vous la beauté de ce ſpectacle! Quelqu'un a dit, qu'après un Ciel bien étoilé, il ne voïoit rien

de plus brillant qu'un Cercle de Belles Femmes; mais je ne ſai ſi l'éclat des Etoiles n'étoit point éfacé par celui de nos Dames; du moins n'avoient elles rien épargné pour briller & pour plaire: Si elles ne firent pas bien des Conquêtes, il ne tint pas certainement à elles. Toutes les richeſſes de l'Art, toute l'adreſſe des Coefeuſes, tout ce que la ſoie a de plus précieux, ce que les Dentelles ont de plus fin, ce que le Goût inſpire de plus délicat, enfin, tous fut répandu a pleines mains, pour embélir la Nature, ou en rendre les bautés plus frapantes. Ce ſoin laborieux, mais néceſſaire, ocupa nos Dames, pluſieurs jours, peut être, même pluſieurs ſemaines. Il faloit faire, dans cette ocaſion importante, les honeurs de leur Beauté, & de la Patrie; elles s'en aquitérent en bones Compatriotes, & en Femmes qui ſavent que leur plus grand intêrèt eſt celui de briller & de plaire. N'eſt ce pas mépriſer les dons de la Nature, que de les cacher quand on eſt apellé à les montrer? Le Soleil ne manqueroit il pas à ſon devoir, s'il demeuroit enſeveli ſous d'épais Nuages, & qu'il dérobât ſon éclat à la Nature? Il en eſt de même des Atraits & des graces des Dames, leur d'eſtination eſt de plaire & de charmer; auſſi entrent-elles admirablement dans les vûes de la Providence.

Le choix des Couleurs, la richeſſe des Ajuſtemens manifeſte aſſés quelle eſt la délicateſſe de leur goût, & l'excès de leur zèle.

Si ce jour fût le Règne de la Galanterie, & du Luxe, il ne le fût pas moins de l'induſtrie & des Talens. La variété des Décorations qui parurent pendant la Nuit fit briller l'imagination & l'adreſſe de mes Compatriotes. Ce n'étoient de tout côtés, que Feſtons illuminés, Emblemes ingénieux, Déviſes pleines d'eſprit; il ſembloit que la plûpart de nos *Genevois* euſſent étudié le ſavant Ouvrage des Inſcriptions & des Médailles de l'Académie des Belles Lettres; mais peu amateurs de ces recherches dificiles ils ne devoient leur Inventions qu'a la Nature & au deſir de ſe diſtinguer & de ſurpaſſer leurs Concitoiens. L'Emulation, qui a produit les Arts, fait tous les jours des merveilles, qui nous étonent & dévelopent les Génies les moins cultivés & les plus peſans.

Je vai, *Monſieur*, vous raporter quelques unes de ces petites Allégories; car la plûpart de ces Emblèmes en ſont; ils ont un double raport, l'un au ſujet qu'on veut tracer l'autre à l'Image qui le répréſente; la Déviſe eſt auſſi plus ou moins parfaite, ſelon que le ſens qu'elle renferme, en peu de mots, exprime avec juſteſſe & énergie, l'un & l'autre de ces Objets. En un mot,

il faut que l'Image peigne fidèlement l'Idée Originale qu'on a dans l'Esprit, que cette Idée soit bien choisie & aplicable aux Circonstances, & que la Sentence qui exprime ces relations, quelque figurée qu'elle soit, soit la Clé de l'Enigme, & en explique le mot, sans peine, & avec clarté.. Voilà à ce que je pense, quel est le caractère de ces sortes d'Emblèmes, & de Simboles, qu'on emploie dans les Illuminations, & ailleurs. Après cela, il ne me reste qu'à copier quelques uns de ceux qui m'ont le plus frapés & que leur éloignement ou leur petitesse n'a pas dérobé à mes regards. Je ne vous parlerai point du Portail de l'Hôtel de M. le Résident de *France*, qui étoit superbement illuminé, & où les Armes de la Courone paroissoient avec éclat. Je ne dirai rien non plus de ces Portraits, de ces Figures étalées sur la façade de plusieurs Maisons, & enchassés dans des Cadres brillans de lumiére. Je gliſſe legérement sur ces Arcs, enflamés, ces Roües de feu, ces Piramides d'Etoiles, qui amusoient si agréablement cette foule de Spectateurs, soit Citoiens, soit Etrangers, que ce Spectacle avoit atiré ici. Je m'arrête aux Hierogliphes aux Déviſes aux Emblèmes, qui intèreſſent également les yeux & l'Esprit: Le prémier que je me rapelle est celui ci. On voioit dans

un grand Tableau, assés bien peint, une Ville éclairée de toutes parts, & d'où sortoit des flames, & au bas cette Déviſe, *Solvit formidine Terras.* On remarquoit en plusieurs endroits la Déviſe de la République, qui s'apliquoit le plus heureusement du Monde à nos Illuminations, *Post tenebras Lux.* Voici encore un Emblême, qui m'a paru ingénieux; C'étoit la Ville de *Genève*, répréſentée par une Tour dont les Creneaux paroiſſoient en feu: Cette Déviſe étoit au bas,

Pour mieux faire éclater ma joie & mon Amour,
Dans l'ombre de la Nuit je fais naitre le Jour,

Un autre Tableau répréſentoit des *Fleurs de Lis*, à droite; à gauche étoient la *Cle & l'Aigle*, qui ſont les Armes de la République, Voici la Déviſe, *Je proſpére à l'ombre de ces Fleurs.* D'un autre côté; un Soleil levant, dont les Raions tombent ſur la Ville, avec cette Déviſe, qui fait alluſion au Prince nouveau né,

De ce Soleil naiſſant qui luit & nous éclaire
J'emprunte toute ma lumiére.

Un Poéte de Genève a auſſi païé ſon petit tribut à Mr. le Réſident, & voici les Vers qu'il lui a adreſſés.

VERS

VERS sur la Naiſſance de Monſeigneur le DUC DE BOURGOGNE, adreſſés à M. le Réſident de *France*, le Jeudi 30. Sept. 1751. Jour des Illuminations de la Ville & République de *Genève*.

QUel eſt cet Aſtre favorable,
Qui ſe lève avec dignité;
Et répandant ſur nous une douce clarté,
Eſt de nôtre bonheur un préſage agréable?
C'eſt le Fils du Dauphin, ce Duc charmant aimable
Qui déja des François fait la félicité.
Amateurs de la Paix, célébrés ſa Naiſſance,
Par les Feſtins, & par la Danſe.
Pour manifeſter vôtre amour,
Et ſignaler vos vœux, vôtre reconoiſſance,
De la Nuit rompés le ſilence,
Changés ſes ténèbres en jour.
Que ce Prince, cher à la France,
De tous ſes Alliés rempliſſant l'eſpérance,
N'éprouve que d'heureux deſtins:
Ha! s'il veille à nôtre défenſe,
Secondé de la Providence,
De tous nos Ennemis les éforts ſeront vains!
Sur les bords du Léman, près des Monts Helvétiques
Reſpirent des Républicains,
Amis de la Vertu, courageux, pacifiques,
Que malgré le nom d'Hérétiques,
Ont toûjours protégé de puiſſans Souverains,
Auſſi ſages que politiques.

Citoïens généreux, levés au Ciel les mains;
A ma voix mêlés vos Cantiques:
Priés le Maître des Humains,
Qui décide à son gré des fortunes publiques,
De verser ses Dons magnifiques
Sur cet Auguste Enfant, que l'on fête aujourd'hui!
Que chéri des François, come l'est son Grand Père,
De ses Sujets il soit un jour l'apui.
Que le Crime éfrêné soit tremblant devant lui;
Qu'il soit de la Vertu le Protecteur sincère,
Et qu'aussi grand que ses Aieux,
Vaillant, juste, come Eux, il succède à leur gloire,
Et que sous ses Drapeaux fameux
Marche constamment la Victoire!
Mais pour rendre son Peuple heureux,
O Ciel! fais que la Paix soit l'objet de ses Vœux,
Et quelle illustre sa mémoire!
Oui, sans qu'un faux éclat éblouisse ses yeux,
Que ses seules Vertus le placent dans l'Histoire,
Et rendent son Nom cher à nos derniers Neveux!
Quand Dieu done aux Mortels un Roi dans sa colère
C'est un Orage afreux qui punit leurs forfaits.
Mais un Prince Clément que la Justice éclaire
C'est le plus grand de ses Bienfaits.

A M. LE RESIDENT.

MINISTRE *du plus grand des Rois,*
Dont vôtre probité fait respecter les Loix,
Et que dans ce Séjour nôtre tendresse arrête,

Permettez que mon Cœur prenne part à la Fête,
Que célébrent les Genevois,
Et que vôtre bon goût aprête.
Ha! que n'ai-je en ce jour une plus forte voix!
De LOUIS *le Bien aimé, j'euſſe dit la Conquête,*
De Lauriers toûjours verds, j'aurois orné ſa tête;
Mòins grand quand ſa Valeur ſignaloit ſes Exploits,
Que lors que ſa Bonté conjura la Tempête.....
Mais, pour le bien loüer, il faut une Trompette,
Et je n'ai qu'un ſimple Hautbois.

P. S. Après vous avoir écrit une aſſés longue Lettre je croiois ma Rélation finie, & je me hatois de vous l'envoier, avec les Vers que je vous ai promis, parce que ces ſortes de choſes n'ont guères de prix que celui que leur done la nouveauté; mais un examen plus atentif m'a fourni quelque nouvelles Idées, dont il faut que je vous faſſe part; la principale eſt une Deviſe, dont l'aplication eſt trés heureuſe, & qui ſe liſoit en gros caractères, ſur la façade de l'Hôtel de M. le Réſident; la voici.

Jam nova Progenies Cœlo dimittitur alto.

C'eſt, come vous le voïés un Vers de *Virgile*, qui a doné lieu à pluſieurs dificultés, & à bien des diſputes, entre les Comentateurs; mais, *cette nouvelle Race ou Génération*, en-

voïée du Ciel, s'explique ici tout naturellement, quand on l'aplique au jeune Duc de *Bourgogne*, petit Fils d'un Roi qui paroit envoié du Ciel, pour faire le bonheur de ſes Sujets.

Le même *Virgile* avoit auſſi fourni à l'un de nos Citoïens, diſtingué par ſes lumiéres & par ſon eſprit, l'idée de la Déviſe dont je vous ai parlé, & que je répéterai; *ſolvit formidine Terras*. Elle eſt ainſi dans le Poëte Latin, *Perpetua ſolvent formidine terras*. Mais une choſe que je ne dois pas oublier, c'eſt qu'en conſiderant le type, ou le tableau qui étoit au deſſus de cette Déviſe, l'éclat des Illuminations avoit trompé mes yeux, & cette illuſion avoit paſſé juſqu'à mon Eſprit; j'avois crû voir une Ville embraſée; & conſéquemment j'expliquois ainſi la Déviſe. *Cet auguſte Enfant a délivré la Terre, de la crainte d'un Embraſement.* Les Guerres ſoit Civiles ſoit Etrangeres, étant ſouvent conſiderées ſous l'Image d'un Incendie, ou d'un feu qui dévore & conſume tout; mais en conſervant à peu près le même ſens, ce que j'ai regardé dans l'Emblème come une Ville, doit être enviſagé ſous une face plus générale. Ce ſera, ſi l'on veut une vaſte Campagne, ornée de divers Châteaux, dont un Soleil levant diſſipe tous les Nuages. La perſpective

chan-

change & varie', ſelon l'éloignement, & le point de vüe, d'où on la regarde.

Je pourrois embélir ma Rélation de pluſieurs autres choſes curieuſes; par exemple de deux fontaines, l'une de Vin rouge, l'autre de Vin blanc, que M. le Réſident fit couler près de ſon Hôtel; mais la crainte d'être ſoupçoné de fauſſeté, fait que je ne dis pas même tout ce qui eſt vrai. M. le Réſident lui même, au milieu de ſa ſatisfaction ne put s'empêcher de dire que la magnificence, & le bon goût de nos Illuminations paſſoit de beaucoup ſes eſpérances. Un homage libre & volontaire va toûjours plus loin qu'un tribut forcé. La même raiſon peut ſervir d'excuſe à quelques Vers où l'on trouvera peut-être un peu d'hyperbole; mais l'Enthouſiaſme ne meſure pas toutes ſes paroles; & la Poeſie, come vous le ſavés, a ſes licences. J'eſpére que la beauté de ce ſujet vous mettra auſſi en verve, & conoiſſant, come je le fais, vos talens & vôtre Eſprit je ne doute point du ſuccès. Je ſuis avec la plus parfaite eſtime.

MARIAGE SINGULIER.

Hiſtoire récente.

DAns une Ville des plus conſiderables de l'Empire d'*Allemagne*, de laquelle on taira le nom, il y a une jeune Dame de la plus haute Condition, que depuis quelques Semaines eſt devenue la Femme d'un des prémiers Seigneurs du Pais. Pour contracter ce Mariage, qui étoit extrèmement avantageux pour elle, tant à cauſe du Rang de ce Seigneur, que des Richeſſes immenſes qu'il poſſède, les Parens de la Demoiſelle la firent ſortir d'un Couvent où elle étoit & où elle avoit pris une inclination des plus fortes, pour un jeune Oficier, qui avoit fait ſa Conquête, en venant voir une de ſes Parentes, Penſionaire dans le même Couvent. Cette Paſſion, pour avoir été tenüe ſecrète, n'en étoit que plus violente, comme il ſera facile d'en juger par la ſuite de l'Hiſtoire. En éfet, la Demoiſelle, qui ignoroit les vües de ſes Parens pour ſon Etabliſſement, s'étoit flatée d'obtenir leur agrément à ſon Mariage avec l'Oficier qu'elle aimoit, & dans cette vüe, elle ne fut pas plûtôt hors du Couvent, qu'elle fit confidence, à ſa Mére, de ſon inclination, & la pria inſtam-

ment de ne pas mettre d'obſtacle à ſon bonheur. Quelle fût ſa ſurpriſe, lors qu'elle aprit que ſon Mariage étoit réſolu avec le vieux, mais riche Comte de *** ! Elle alègua vainement pour ſe diſpenſer de cette Alliance, les raiſons les plus ſolides ; la diſproportion de l'âge, la contrarieté du caractère & des humeurs, les défauts & les infirmités du Comte, dont elle étoit parfaitement inſtruite : Toutes ſes répréſentations furent inutiles. Cent mille Gouldes de Revenu, qu'avoit ce Seigneur, furent tout l'argument que la Mére opoſa à ſes raiſons ; & malgré tout ce qu'elle pût dire, le Contrat de Mariage fût dreſſé & ſigné.

On croïoit l'afaire terminée, & elle le paroiſſoit éfectivement, lorsque, quelques momens après la ſignature, la jeune Dame feignit une indiſpoſition, & demanda la permiſſion de ſe retirer dans ſon Apartement, pour y prendre un peu de repos, dont elle témoigna avoir beſoin. On le lui permit ; mais à peine la Compagnie ſe fût elle retirée, qu'elle ſortit ſecrètement de la Maiſon, & alla trouver ſon jeune Amant, entre les bras duquel elle ſe jetta, dans le déſeſpoir où la mettoit le Mariage qu'elle étoit ſur le point de contracter. L'Amant en profita, & lui dona une place dans ſon Lit, où elle ſe mit à ſes côtés.

Cependant le Pére & la Mére de la jeune Dame, inquiets de la ſanté de leur Fille, vinrent pour la voir, à Minuit; mais ils trouvérent, come l'on dit, la Cage ouverte & la Fauvette envolée. On dépêcha auſſi tôt tous les Domeſtiques, pour la chercher dans toute la Maiſon. Peines perdües, recherches inutiles. La jeune Dame ne paroit point & n'avoit garde de paroitre. Cette éclipſe, jointe à la confidence qu'elle avoit faite, ouvrirent les yeux à ſa Mére, qui ſe douta d'une partie de la vérité. Elle ſe rendit chez le Pére & la Mére du jeune Oficier, & ſe plaignit amérement, que leur Fils lui avoit enlevé ſa Fille. Ceux-ci lui proteſtérent, qu'il n'en étoit rien & que leur Fils s'étoit retiré fort tranquilement chez lui. On alla fraper à ſa Chambre, d'où il répondit qu'il étoit couché, come il l'étoit en éfet.

On s'imaginera d'abord, qu'au bruit que fit cette Mére éplorée, en redemandant ſa Fille, & en voulant abſolument entrer dans la Chambre de l'Oficier, la jeune Dame éfraiée & confuſe de voir ſa honte découverte & d'ètre priſe en flagrant délit, ne ſût que devenir, ni ou ſe cacher: Point du tout. Auſſi tranquile que ſi elle eut été couchée avec quelqu'une de ſes Compagnes, elle ſaute du Lit, va ouvrir elle même la Por-

Porte à ſa Mére, & revient ſe coucher auprès de ſon Amant, d'un auſſi grand ſang-froid, que s'il eut été ſon Epoux. Rien n'égale la douleur & la conſternation que la Mére fit paroître à ce Spectacle: Les ſoupirs & les ſanglots penſérent l'étoufer, & elle en tomba évanouie. Tout cela ne fut pas capable d'émouvoir la jeune Dame, qui atendit fort patiemment que ſa Mére fut revenue de ſon évanouiſſement: Alors elle l'exhorta d'un front ſerein, à prendre patience; que ce n'étoit pas ſa faute; qu'elle lui avoit apris qu'elle aimoit ſon cher Oficier; qu'elle le lui avoit demandé pour Mari; que ſur le refus qu'elle lui en avoit fait, elle étoit venue ſe doner à lui; qu'elle n'en auroit jamais d'autre, & qu'enfin il avoit pris ſur elle des droits, qui feroient bien déſiſter le Comte de ſes injuſtes prétenſions.

Pendant qu'elle tenoit ce diſcours, elle acabloit des plus tendres careſſes le jeune Oficier, dont les Parens n'étoient pas fachés dans le fond de cette Avanture. Outre que la Dame étoit fort aimable, c'étoit pour leur Fils un parti auſſi honorable qu'avantageux, & ils ne doutoient pas, qu'après un événement de cette nature, ce Mariage ne devint immanquable. Dans cette perſuaſion, ils furent des prémiers à divulguer cette Hiſ-

toire ; en quoi ils furent ſecondés par les Domeſtiques de la Dame, gens preſque toûjours ennemis des perſones qu'ils ſervent, & dont le moindre des défauts eſt l'indiſcrètion. L'Avanture s'ébruita donc bien tôt dans la Ville, où l'on regarda le Mariage avec le Comte come abſolument rompu. Qui ne l'auroit pas regardé come tel ? Mais, ô pouvoir ! ô extravagance inconcevable de l'Amour ! Ce n'eſt pas ſans de grandes & juſtes raiſons qu'un de nos plus grands Poetes, en réfléchiſſant ſur les folies qu'il fait faire aux Homes, s'eſt écrié :

La ſotte Paſſion que celle des Amans !
Que d'imbécilités ! de chagrins, de tourmens !
Si la Fiévre d'Amour avoit, quand il nous berce,
Ses jours intermitens come la Fiévre tierce,
On ſeroit, ce jour là, honteux juſqu'à l'excès
Des ſotiſes qu'on fait, quand on eſt dans l'accès.

Malgré le bruit & le ſcandale que l'Avanture de la jeune Dame fit dans la Ville & dans les environs, la folie du vieux Comte alla néanmoins juſqu'à n'en vouloir point démordre, de maniére, qu'au grand contentement de toute la Famille, mais non de la Mariée, il l'épouſa trois jours après, & l'emmena avec lui dans une de ſes Terres, où il ſe flate que cette Avanture ne ſera jamais divulguée.

ENIG-

ENIGME.

Je ne ſuis point un Corps ; je ne ſuis pas Eſprit ;
J'exiſte cependant, & j'ai très grand crédit ;
M'expliquer mieux, ce ſeroit trop en dire.
Je ſuis Fils d'un Prince puiſſant,
Dont le pouvoir eſt ſi vaſte & ſi grand,
Que des Morts même, il embraſſe l'Empire.
Je ne parois que rarement,
Mais j'étois anciennement
Plus tardif & plus rare encore.
En Portugal, en Eſpagne, on m'honore,
L'on m'y recherche avec empreſſement.
La France encor me préconiſe ;
Mais Londres, Amſterdam, Bizance, me mépriſe.
Lorsque j'ai reçû l'être on m'annonce à grand bruit,
Avec grande cérémonie.
Que de Gens de mes biens penſent cueillir le fruit,
Qui ſeront lourdement trompés dans leur envie.

TABLE.

PEnſée ſur la Reconoiſſance que l'on doit à Dieu. P. 225
Diſcours ſur l'honeur que l'on s'aquiert, en protégeant les Belles Lettres. 244
Dialogue entre Diogène & Ariſtipe, ſur la Flaterie & la Médiſance. 255
Stances ſur la Goute. 277
Ode ſur les Richeſſes. 279
Obſervations ſur l'Agriculture. 284
Lettre aux Editeurs 293
Obſervations philoſophiques & Médicinales. 298
Lètre ſur les Prédictions de la Naiſſance du Duc de Bourgogne. 309
Lettre ſur les Réjouiſſances faites à Genève à l'ocaſion de cette Naiſſance. 315
Le Mariage ſingulier, Avanture récente. 324
Enigme. 329

ERRATA *du Mois* d'AOUT.

NOUV. SUISSE. P. 54. Ligne 1. On a ſauté une Ligne entiére du Manuſcri. : Après ces mots M. Steiguer-d'Almendingen, il faut mettre ceux ci, qui ont été omis à l'Imprimerie, & lire, ancien Gouverneur de Wimmis; M. Moutach, ancien Baillif d'Yverdon &c.

JOURNAL. P. 116. lig. 17. peu meſquinement, liſés, un peu meſquinement.

AVIS.

ON trouvera chez Mr. le Capitaine Leautier à Moudon la véritable Panaſſée Minerale découverte depuis pluſieurs Années par un fameux Chimiſte Suiſſe & portée actuellement à ſa plus grande perfection; elle eſt tirée de l'Animal, du Végétal & du Mineral par ſimpatie; plus de quatre mille Perſones de tout ſexe & de tout âge ont fait une heureuſe Expérience de ce Remède. On a des Actes autentiques en main des heureux éfets qu'il a operés. Cette Panacée eſt reconue come un ſudorifique immanquable dans les grandes Maladies; elle guérit généralement & radicalement toutes ſortes de Fiévres, de même que les Migraines invéterées les Vertiges; elle eſt admirable pour les Filles & Femmes, qui ne peuvent pas avoir leur règles; elle & auſſi Souveraine ſur tout contre les Pleureſies, Fiévre maligne Fleurs de ſang, Petite-Vérole &c. ne laiſſant aucune marque des boutons à ceux qui l'aiant ſe ſervent de cette Poudre; elle tue & chaſſe les Vers radicalement & l'emporte à cet égard ſur tout autre Vermifuge; en un mot il n'y a point de Maladie où elle ne convienne, puis quelle va au ſang & le purifie. Ce Remède eſt fort facile à prendre, n'aiant ni goût, ni odeur. On peut le délaier dans une cuillerée de Bouillon, dans du Thé, du Vin ou de l'Eau. La Priſe eſt du poids de 4. grains; elle agit par les Sueurs, par les Selles ou par les Vomiſſements, ſans peine, le tout ſuivant que la Nature le requiert, & ſur tout par les Urines; ce que l'on peut obſerver par ſon inſpection dans un Verre. Le jour qu'on la prendra on ne doit rien manger juſques à une ou deux heures après Midi, mais on prendra un petit Bouillon leger de demi heure en demi heure. Les Perſones dificiles à émouvoir pourront en prendre 2. priſes, ſans crainte, pas même quand ils en prendroient 3. & 4. priſes. La Priſe eſt de 10. ſ. courant & en gros de 40. Franes le Cent Il en faut 5. à 6. Priſes pour une Cure. On doit afranchir les Lettres qu'on écrira, à M. Leautier, ſans quoi elles reſteront au rebut.